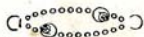


Abbé Edmond MARQUET

*Un Mort
et enterré
qui parle...*



Souvenirs de Guerre
et d'Erezée

1919

ÉTABLISSEMENTS TYPO-LITHO D. REYNAERT

101, rue Piers, Bruxelles

Abbé Edmond MARQUET

***Un Mort
et enterré
qui parle...***



Souvenirs de Guerre
et d'Erezée

1919

ÉTABLISSEMENTS TYPO-LITHO D. REYNAERT

101, rue Piers, Bruxelles

AVANT-PROPOS.

Lorsque Dieu, de ses mains divines,
Créa les douleurs sans pitié,
Il mit, comme une rose au milieu des épines,
Cette charmante fleur qu'on nomme l'amitié.
(BESSE DE LARZES.)

A parler franc, ce petit recueil de poésies..., — (mais tout d'abord, et en réalité, est-ce bien le titre que l'on peut décerner à une telle mosaïque, plus ou moins réussie, de vers burinés tant bien que mal, et à la hâte?...) — ce petit recueil de « poésies », disons-nous, est loin d'être un chef-d'œuvre...

Nous en sommes intimement convaincu. C'est pourquoi, — nous sommes sincère en le disant, — il nous en coûte très peu de l'avouer d'emblée. Aussi bien n'avons-nous garde de claironner, d'un air fort satisfait, un « *Exegi monumentum !...* »

Ce serait choir du reste, et piteusement, en plein autogobisme, tout en risquant d'entendre redire de nous-même, et avec beaucoup de raison, ce que Boileau disait, non pas à tort, d'un auteur dont il ne prisait guère la sotte fatuité :

*Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.*

* * *

Dès lors, pourrait-on se demander, quel est donc le mobile suffisamment puissant qui nous incite à oser

néanmoins présenter ce factum sans le moindre brin de forfanterie, comme à la fois sans crainte aucune, — *nec jactantia nec metu*, — au grand public ?

Ce mobile-là ? Il est multiple !

Car, — sans parler du désir souvenues fois réitéré de ceux qui en eurent les prémices et qui, oh sans doute par gentillesse, ont vivement insisté pour que nous lui donnions quelque publicité, — ce qui nous décida, c'est, de notre part, le motif vrai d'un attachement réel, dont nous aimons de donner preuve, envers un beau coin de Belgique, plus mal traité que d'autres par les envahisseurs ou bien par l'occupant..., lambeau de Patrie fort pittoresque plus bouleversé que d'aucuns..., très joli site d'Ardenne (1), autrefois si riant, mais d'un coup rendu morne, et qu'il nous plaisait de glorifier, à notre manière, d'avoir été le théâtre de bien des tragédies sanglantes aux scènes terribles, mêlées parfois de comédies cyniques, de par la volonté méchante d'un ennemi cruel qui nous y fit personnellement, et sans que nous l'ayions demandé, jouer un certain rôle que nous eussions voulu davantage effacé, sinon muet !...

C'est, par conséquent, la raison de vouloir, non point rappeler à tous ceux qui, comme nous ou avec nous, ont souffert grandement de l'Invasion barbare, le souvenir de quelques-unes de ces scènes vécues, — car elles sont à jamais inoubliables ! — mais de leur prouver, par cette peinture sur le vif de certains événements dont nous avons partagé les poignantes émotions, combien nous leur sommes uni encore par la mémoire dans le présent, comme nous le fûmes par la réalité dans le passé !...

C'est surtout le prétexte facile de saisir une occasion nouvelle de prouver, publiquement, comme nous le

(1) Nous en donnons un petit croquis plus loin, en fin de ... contes, et comme en post-scriptum. Détachée de notre *Histoire d'Erezée*, nous avons cru que cette description, en prose légèrement... poétique, compléterait notre plaquette de vers un peu trop... prosaïques !...

fimes dans des entretiens privés, toute l'admiration que nous avons pour ceux qui ont particulièrement souffert, des deux côtés de la ligne de feu, parmi les nôtres, en même temps que de proclamer, une fois encore, la gratitude la plus sincère, la reconnaissance la plus profonde qui nous anime à l'endroit de ces nobles héros de nos amis qui, pour le Roi, pour la Patrie et pour chacun de nous, sont tombés, en braves, au champ d'honneur, sacrifiant généreusement leurs forces, leur jeunesse, et même leur vie, pour nous sauver!...

C'est là le but primordial, et très sincère, de cette collection de piécettes qui n'ont rien de faux, quand à leur fond du moins, encore que, nous n'en doutons pas, quant à leur forme, souvent peut-être, elles tintent très mal...

* * *

A notre décharge, d'ailleurs, — si tant est qu'il faille se disculper alors qu'on n'a pas l'ombre d'une prétention quelconque à faire de la haute école du genre en enfourchant Pégase, ainsi que nous le faisons, pas plus que cela élégamment..., — nous ferons remarquer aux critiques, littéraires ou pas, Belges ou non, que ces semblants de poésies plus ou moins bien ciselées, ces... morceaux de vers fragiles et si faciles à démolir..., nous les avons mis sur... pieds au temps de la domination allemande, pour la plupart, et plusieurs même en pleins passages de troupes ennemies, sur le qui-vive à chaque instant, au milieu de tracas de toutes sortes et de dangers continuels!...

Sous le régime de la Terreur et de l'oppression, comme aux jours sombres des perquisitions à domicile, aussi peu annoncées que fort dangereuses pour ceux qui en étaient victimes, nous écrivions, en effet, bien moins à l'aise qu'il eût fallu, parce que clandestinement..., et nous rimions plutôt *currente calamo*, parce que pressé, la

plume... parlant de l'abondance du cœur... (1), et sans recherche aucune du tape-à-l'œil !...

Ce à quoi nous pensions alors, et uniquement en ce faisant, c'était donc à consigner, — *ne pereant*, — les récits exacts de quelques-uns des événements qui se détachaient davantage, entre mille autres, au cours de cette vie singulière, comme à bâtons rompus, que l'on vivait au milieu d'angoisses, du reste indescriptibles, mais dont nous voulions coûte que coûte tenter de donner, ne fût-ce qu'une très pâle esquisse, persuadé que nous étions que ces diverses péripéties feraient époques dans les fastes, sinon du pays, du moins de la région.

Ainsi donc voudrions-nous faire de ce petit recueil comme d'un film capable de représenter quelques-unes de ces scènes animées sur l'écran toujours tendu du cinéma vivant qu'est la mémoire de nos compatriotes !

* * *

Au demeurant, — et c'est là un détail qui aura sa grande importance comme circonstance atténuante dans cette sorte de petit plaidoyer *pro domo* dont nous sommes en train de nous payer le luxe, — c'est que, d'un bout à l'autre de chacun de nos récits, nous avons tenu à être *vrai* dans toute la force du terme.

Car le film en question n'est pas du tout truqué !

C'est, en réalité, de l'histoire, et non point *des* histoires, que nous offrons selon notre manière, à la façon originale.

Historien, nous le sommes en cela, et en tous points, pouvons-nous ajouter, sans craindre d'être contredit, les faits rapportés ou décrits étant absolument, et tous, bien authentiques. Cent témoins pour un, du reste, pourraient au besoin venir corroborer nos assertions, sur la véracité desquelles, s'il le fallait, nous serions disposé à prêter serment et devant Dieu et devant les hommes.

(1) *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis...*

Pour ce qui est des personnages dépeints, qu'ils soient ou civils belges, ou .. si vils allemands, nous sommes en mesure de donner les noms de chacun d'eux. Nous l'avons fait pour quelques-uns seulement de ces derniers, plutôt, nous ne le cachons pas, pour le besoin de la rime, — ou du jeu de mot à l'occasion, — mais nous sommes prêt à donner à tous, comme nous l'avons déjà fait depuis longtemps à Qui-de-droit, l'identité, connue avec certitude par nous, de ces bourreaux au casque à pointe, de ces sbires sans cœur, mais non pas sans puffisme, de ces cerbères méchants qui furent les sinistres monteurs des drames affreux dont nous remémorons l'épouvantable mise en scène.

Quant au fond donc, rien d'inventé. Rien d'ampoulé non plus : nous nous sommes tenu très strictement dans les limites de l'Histoire vraie et de la grande sincérité.

*
* *

Quant à la forme, on pourra peut-être bien nous accuser, pour le moins, d'un léger manque de courtoisie, voire même de correction, à l'égard des Grands Vaincus, — la seule chose que nous ayions à nous reprocher vis-à-vis d'eux..., si faute il y a, — à propos de l'emploi de certains *qualificatifs* un peu... forts, qui ne leur ajoutent, il est vrai, aucune *qualité*, mais qui, non plus, et pour cause, ne leur en retranchent...; emploi, admettons, quelque peu abusif d'un choix, que d'aucuns trouveront heureux quand même, d'épithètes à l'emporte-pièce lancées, avec violence parfois, tels de vigoureux coups de poing droits, en pleine physionomie des malheureux Germains!...

Il est possible !... Mais pour en juger bien sainement, qu'on se rappelle, ainsi que nous le disions plus haut, que plus d'une de ces pièces du début de l'occupation furent écrites au lendemain, si non au soir des drames dont notre cœur était tout bouleversé. Et par après, dans

la crainte d'enlever quoi que ce soit au nerveux de ces tranches de vie vécue, taillées sur l'heure et sous le coup de l'émotion violente provoquée par les ignobles attentats de la nation tudesque contre notre fier patriotisme de Belge qu'une pareille violation de la foi solennellement jurée avait tout de suite exacerbé, nous n'avons rien voulu ou pallier ou expurger !

Au vrai, tous ces noms de fleurs..., toutes ces formules décoratives..., et tous ces titres... horribles, — qu'en prenant le ton de la grande voix mondiale, nous leur décernons, de-ci de-là, avec parfois une prodigalité réellement impériale..., — ne doivent, du reste, que fort peu froisser leur susceptibilité. Si l'on en juge du moins par ce superbe aveu, bien digne d'être épinglé sans doute, d'un grand Kultivateur des idées renversantes d'outre-Rhin, celui-là même qui écrivait un jour dans le *Hamburger Nachrichten*, le major von Disfurth, puisqu'il faut l'appeler par son nom... : *On nous appelle "barbares" ? Et puis après ?... Pour ma part, j'espère que, dans cette guerre, nous avons mérité le titre.*

Dès lors ? S'il en est, très nombreux, en Teutonie, qui virent, au cours du grand conflit intercontinental, leurs illusions fauchées..., celui-là, du moins, et *pour sa part*, dût voir comblées ses espérances !... D'ailleurs, ce disant. n'était-il pas en quelque sorte le vivant phonographe du Kaiser, aujourd'hui ex-Empereur, et qui, haranguant ses « vaillantes » (?) troupes, leur avait dit naguère : *Que tout ce qui tombe entre vos mains soit à votre merci !... Faites-vous une réputation digne des Huns sous Attila !...*

Et plus d'un, au surplus, seraient bien mal venus, parmi les descendants du grand Bismarck, de se formaliser de n'être point parvenus à décrocher dans notre pays, après tous leurs forfaits, même quelques bribes de sympathie, s'ils prennent la peine de se remémorer cette phrase lapidaire, cette sentence de leur aïeul : *Nous autres, Allemands, nous ne savons pas nous faire aimer !...*

Et certes il disait juste !

Si donc ces expressions, — les mêmes qui souventes fois avaient été émises à notre adresse par eux, dans les violents accès de ce *furor teutonicus* qui pour un rien les secouait, — furent par nous, telles des grenades à main qui n'auraient pas encore eu le temps d'éclater, renvoyées sur-le-champ vers nos ennemis qu'elles blessent, peut-être grièvement, qu'on ne nous en veuille pas !

Ces abus de langue, — (prière aux braves « typos » de ne point nous faire dire *ces obus!*...) — ne seront, du reste, ni plus mortels que les balles homicides qui terrassèrent les glorieux martyrs que nous magnifions, ni moins non plus que les angoisses que firent endurer à nos cœurs tout meurtris de patriotes, malgré eux, très ardents, et de Belges à *jamais indomptés*, ces ennemis sans foi ni loi ni considération, qui se vantaient, il est vrai, de n'avoir pour gouvernants que de très peu honnêtes marchands de chiffons... de papier!...

Et peu nous chaut d'ailleurs qu'ils n'en voient que de nouveaux, et d'un autre genre, et de beaucoup moindre importance encore, — évidemment ! — dans les menus feuillets de notre très humble *libretto*!...

* * *

Pour ce qui concerne la facture de nos alexandrins, si elle prête elle aussi le flanc à la critique, nous dirons, à l'instar des Cicéron de nos jours à bout d'arguments à la barre de nos modernes Temples de Thémis : *Nous réclamons avec confiance toute l'indulgence du Tribunal!*...

Et de fait, ainsi que nous nous exprimions un jour au cours d'un entr'acte, plutôt joyeux, qui séparait, pour nous, deux scènes assurément plus tristes, et alors que, — l'arc ne pouvant pas toujours être tendu, — l'on essayait de se récréer un peu, nous allions dire dans les coulisses de ce théâtre affreux des exploits germaniques que nous décrivons. — (c'était dans le prologue en prose

d'un toast en vers, que nous portions au sein d'une fête intime, et que nous inserrons en annexe dans ces *Souvenirs de guerre et d'Erezée*, car c'en est un), — « si ces
 « poésies ne sont que des enfilades de bouts rimés, par-
 « fois très pauvrement..., des piécettes bâties gau-
 » chement, comme à la diable..., des ramassis de vers
 » très peu luisants..., sortes de vers mats qui s'entre-
 » choquent souvent avec des heurts non cristallins...,
 » nous vous prions encore une fois de considérer, non
 » pas leur forme peu artistique, mais bien leur fond qui
 » redira à d'aucuns, avec la sincérité de notre bien réel
 » attachement, la profondeur de toute notre gratitude et
 » la vivacité de notre grande reconnaissance ! »

*
 * *

Et pour finir, — tout en nous excusant d'avoir dû nous servir, par trop souvent, du *to ego* des Grecs, de notre *je* français, ou, selon le mot de l'auteur des *Provinciales*, du *moi haïssable*, dans ces récits réellement personnels mais que, nous l'avons dit, nous pensions bien ne publier jamais... :

Nous voudrions voir ce modeste ouvrage se muer en un tout petit et très humble brin d'herbe, dans l'espoir, peut-être encore trop téméraire, de le voir mêlé à toutes les fleurs de rhétorique sorties des jardins, mieux fournis que le nôtre, des plus grandes éloquences, pour être offertes en bouquet, vrai gage d'admiration, à Sa Majesté Albert I^{er}, le Magnanime, le grand Roi-Chevalier qui, à sa noble suite, fit de tous ses soldats, nos valeureux compatriotes, autant de héros glorieux, et qui, devant l'Histoire, en même temps que son front à Lui, nimba celui de la Belgique d'une auréole aux rayons d'or et à l'éclat si brillant que rien au monde ne saurait point ternir !...

Nous en faisons tout à la fois un très modeste mais

bien sincère hommage que nous voudrions offrir à l'illustre Prince de l'Eglise dont le Pays est si justement fier ; à Monseigneur Mercier, notre Grand Cardinal ; au Primat si Eminent, non seulement par sa Haute Dignité et par sa science incomparable, mais encore par ses nombreuses et remarquables vertus dont les effets, qui rejaillissent au loin, semblent donner, si l'on peut dire, comme un nouvel éclat au chatoiement brillant de la soie moirée de sa belle pourpre cardinalice ; à ce véritable *Apôtre de Jésus-Christ* (1), — toujours comme Lui, durant la guerre, très calme dans la tempête, — fortifiant l'âme belge de toute façon, par la parole et par la plume, sans trêve ni repos, envers et contre tous, sans peur et sans reproche, et menant ainsi, de main de maître, à travers mille écueils, la barque des cœurs blessés : celle des opprimés, celle des pessimistes, des craintifs, des hommes de peu de foi, au port du salut atteint le jour béni de la Victoire finale!...

Nous le déposons aux pieds du Vénéré Chef de notre diocèse, Sa Grandeur Monseigneur Heylen, le Révérendissime Evêque de Namur, l'image frappante du Christ honni de ses persécuteurs mais, comme Lui, passant, partout et toujours, quand même et malgré eux, faisant le bien ; le vaillant Prélat à l'âme vibrant d'un beau patriotisme... ; le modèle achevé de tous ses Prêtres et ses diocésains durant l'occupation au cours de laquelle il tint tête, *prudemment et simplement* (2), mais fermement et jusqu'au bout, à ceux qui furent durant quatre ans nos maîtres, du moins en nom si non en fait, et de par la force qui primait le Droit... ; le bon Père des pauvres, des vulnérés de jadis qu'il soutenait, encourageait ou déliait... ; le pieux Evêque que tous vénèrent plus que jamais à cause de ses belles et nombreuses qualités si

(1) *Apostolus Jesu-Christi* (Devise de Son Eminence).

(2) *Prudenter et simpliciter* (Devise de Sa Grandeur).

attirantes et si brillantes, véritables pierres précieuses comme serties en son cœur d'or !...

Nous dédions ces quelques pages aussi à la mémoire de nos vaillants soldats, ces chers défenseurs qui, des plus noblement, et sur l'autel de la Patrie, se sont sacrifiés pour nous !...

Nous les offrons en souvenir des autres victimes, par trop nombreuses chez nous, de ce fléau du grand conflit mondial...;

Nous les destinons à la glorification civique des Martyrisés de la guerre en la commune d'Erezée, avec mention spéciale aux Héros, — Prisonniers, Brûlés-vifs ou Fusillés, — de Briscot :

Comme nous les réservons tout à l'honneur des âmes d'élite de ces grands Patriotes qui, après Dieu, — l'Auteur de tout bien, et à Qui nous rendons de ferventes actions de grâce, — furent pour tant d'autres, et pour nous-même, comme une seconde et visible providence toujours prête à nous tendre la main pour nous tirer des mauvais pas, comme les anges gardiens des petits dans les dangers nombreux, et comme la force des faibles aux heures de dépression morale, tandis que les âmes endolories semblaient bien près de fléchir sous le poids trop pesant de l'esclavage honteux et de l'oppression barbare, jusqu'au moment où, enfin, *le jour de gloire est arrivé*, jour béni où, après des années, pour nous longues comme

... des siècles d'esclavage,
 Le Belge sortant du tombeau
 A reconquis par son courage
 Son Nom, ses Droits et son Drapeau...,

jour tout irradié des rayons d'or du soleil de l'écrasante Victoire, où, en effet, grâce à l'élan magnifique, à l'endurance héroïque et à la bravoure chevaleresque de nos

invincibles petits soldats, secondés d'ailleurs merveilleusement par leurs grands frères d'armes, — nos puissants Alliés auxquels, en terminant, nous aimons une fois encore d'offrir l'hommage ému de notre complète admiration et de notre inaltérable gratitude, — nous fûmes enfin débarrassés, et pour toujours, espérons-le, du joug infâme de l'Etranger !..

L'AUTEUR,

Membre de la *Ligue des Patriotes.*

Ex-condamné à mort.



Nos soldats sont partis !...

A nos braves défenseurs.

« La guerre est déclarée!... » Et, de la Capitale,
On en lance bientôt la nouvelle brutale
Jusqu'au moindre recoin de notre cher Pays!... —
A l'ordre du rappel notre armée obéit!...

C'était vers le milieu d'une nuit magnifique ;
Chacun dormait en paix dans la neutre Belgique,
Quand tout-à-coup la voix de l'émouvant tocsin
Nous cria : « Tous debout!... », de la tour du Lieu-Saint!...

« Tous debout!... Car demain, pour répondre aux menaces
» D'un ennemi terrible, il nous faut treize classes!...
» Chers soldats, que chacun rejoigne donc son Corps ;
» Et, si l'on est trop peu, qu'il en arrive encore!... »

C'était le vœu du Roi que l'on prenne les armes
Pour défendre, au besoin, la Patrie aux alarmes!
Pas un des rappelés ne manquait à l'appel!
Jamais, peut-être, on n'eut patriotisme tel!...

Les robustes gaillards des meilleures jeunesses,
Ceux-là qui nous donnaient les plus belles promesses,
S'arrachèrent des bras de leurs nobles parents
Qui tâchaient de voiler leurs soucis apparents!...

Et l'on vit même aussi des pères de famille,
De ces vaillants « sans peur » dont l'Armée fourmille,
S'en aller sans murmure, étouffant leurs sanglots,
Quand ils quittèrent tous leur femme et leurs marmots!...

Mais, outre les départs de ces « vieux » militaires,
On vit bientôt après celui des Volontaires :
Trois de nos jeunes gens des plus déterminés
S'en allèrent, joyeux, ainsi que leurs aînés!...

C'était dans un élan de beau patriotisme
 Qu'ils couraient vers la gloire en touchant l'héroïsme!
 C'était, le cœur rempli d'un très réel bonheur,
 Qu'ils se portaient là-bas, pour nous, au champ d'honneur!...

Ils partaient, souriant d'avance à la mitraille!
 Dieu veuille protéger, au sein de la bataille,
 D'aussi braves soldats, des cœurs si valeureux
 Qui, pour notre Pays, s'en vont si généreux!...

Chers Amis, partez donc!... Défendez la Patrie!..
 Que par les ennemis elle ne soit flétrie!..
 S'il vous faut dans la plaine, armés, lutter pour nous,
 Du dessus de nos monts nous prions pour vous!...



Début du mois d'août 1914, en la fête de Notre-Dame-aux-Neiges.

M

Briscot!...

*A Monsieur l'Abbé Victor Maréchal,
Révérend Curé-Doyen d'Erezée.*

J'aimais tant mon Briscot avec ses vingt maisons
Bordant la blanche route, ou parmi les gazons
Des grands vergers en fleurs, dans la verte campagne!...
J'aimais tant ce beau site au pied de la montagne,
Au bord du ruisseau, à l'ombre du grand bois!...
J'aimais tant mon Briscot et ses gens d'autrefois!...
Car, il faut bien le dire..., ils étaient là..., naguère...
Mais, hélas, aujourd'hui, par suite de la guerre,
Leurs maisons n'étant plus, ils se sont dispersés,
Ils ont fui, laissant là neuf morts et trois blessés!...

* * *

C'était jeudi vingt août de l'année tragique.
Depuis longtemps déjà ce beau coin de Belgique
Était comme inondé de soldats allemands,
De ces hommes sans cœur, sans parole et gourmands,
De cette soldatesque avilie, sans âme.
Qui ne recule pas devant la faute infâme,
Qui fait de tout piller son légitime orgueil.
Et trouve son plaisir à mettre tout en deuil!...
C'était ce jour-là même où ces hommes au casque
Crurent pouvoir jeter dans les flammes leur masque!...
Tout leur était permis! Ils avaient la rançon
De douze mille francs pris de traître façon.
L'avant-veille, de fait, nous, Pasteurs d'Erezée,
Nous avons été l'objet de leur risée,
Car on avait repris pour nous ce vilain jeu :
Dans la nuit, par trois fois, l'on fit le coup de feu
Qui devait simuler, selon la ritournelle,
Le plus lâche attentat contre leur sentinelle!...

* * *

Arrachés de nos lits, conduits brutalement
 Devant les généraux du grand poste allemand,
 Nous avions donc dû, presque mourant d'angoisse,
 Entre plusieurs soldats, traverser la paroisse !...
 Ah ! ce qu'ils devaient rire, en nous voyant, les gueux !
 Car avilir le Prêtre, oui, c'est très bien pour eux !
 Et c'est parfait, sans doute, hors de son presbytère,
 De le chasser la nuit dans le plus grand mystère !
 Qui sait même ? A leurs yeux, torturer des curés,
 Vrais ministres du Christ, leurs ennemis jurés,
 C'est noble et beau pour eux, ces juifs, ces nihilistes,
 Ces haineux protestants, ces soldats anarchistes !...

* * *

Nous arrivons enfin devant les généraux
 Qui nous attendaient donc au grand Hôtel Delyaux.
 Il y avait près d'eux, pour exciter leur haine,
 Sans doute un lieutenant, un très gros capitaine,
 Un major plus qu'énorme, un bourru colonel !
 Armé, chacun l'était ainsi qu'un criminel.
 Se plaçant devant nous, les bras croisés, tenace,
 Et faisant par après des gestes de menace,
 Le général en chef, loin de nous saluer,
 Se prit à nous en dire, à colérer, huer !...
 Son regard flamboyait du feu de sa prunelle !...
 — « On a tiré, dit-il, sur notre sentinelle !...
 » Vous pouviez bien dire, ajoute le Prussien,
 » Que vous répondiez de chaque paroissien !... »
 Nous voulons dire alors un petit mot d'excuse,
 Mais vite on nous fait taire et même on nous accuse !...
 Dame oui, quoi de plus simple et de moins allemand ?
 Nous devons expier, nous, personnellement !...
 — « Vous verrez tout-à-l'heure !... » annonce notre tigre
 Tout joyeux, semble-t-il, de ce qu'il nous dénigre !
 Puis tous les chefs s'en vont, soit pour délibérer,
 Soit, — ce qu'on croirait mieux, — pour se... désaltérer !...
 Ils firent en tout cas (pour eux ça n'émeut guère),
 Durer cinq longs quarts d'heure un tel « Conseil de guerre » !...

* * *

Tandis qu'ils dégustaient quelque bon Savigny,
 Sur leur ordre on amène encore d'Erpigny
 Notre excellent Bourgmestre, un septuagénaire,
 Mais qu'importe! On le prend pour un vil sanguinaire!
 Et comme trois bandits coupables de forfait,
 Pour cellule ayant donc la salle d'un café,
 Comme s'ils nous prenaient pour des marionnettes,
 Des soldats, leurs mausers armés de baïonnettes,
 Empêchant entre nous le moindre mot discret,
 Vinrent monter la garde et nous mettre au secret!...

* * *

Quand ils eurent assez de cette vilenie,
 Les chefs vinrent à nous pour voir notre agonie!...
 Trois ou quatre officiers, dont un grand général,
 (On ne revit plus l'autre aux airs de caporal),
 S'approchèrent hautains, d'allure redoutables,
 Et se placèrent là, debout, auprès des tables!
 Nous nous levâmes tous, le front haut, découvert.
 D'une main caressant son vilain revolver, —
 L'autre frisait, je crois, sa vulgaire moustache, —
 Le beau gradé goûta d'un vrai plaisir d'apache,
 De celui qui consiste à fixer, triomphant,
 Son ennemi vaincu, presque mort, étouffant!...
 Impassible et muet, ce très méchant apôtre
 Nous ayant regardé bien longtemps l'un et l'autre
 Pour nous faire souffrir vraiment de tout moyen,
 Ordonna, s'adressant à Monsieur le Doyen :
 « Vous, vous allez partir! Mais, pour juste quatre heures,
 » Vous nous rapporterez de toutes les demeures
 » Dix mille marcs, ou bien, sans admettre raisons,
 » Les hommes sont tués..., on brûle les maisons!...
 » Et vous, dit-il ensuite à Monsieur Delneuveille
 » En regardant à peine, ou de manière vile,
 » Et vous, dit-il encor, du doigt me désignant,
 » Avec soldats, ici!...

... Tout en me résignant

Je pensais : « Ma dernière heure est donc arrivée!

« La condamnation n'est pas très motivée
 » Cependant, me disais-je. » Aussi je m'adressai
 Au grand chef qui déjà voulait partir, pressé
 D'aller probablement cacher plus loin sa honte,

Celle qu'on a du crime alors qu'à son front monte
 La rougeur !... On le sait, même les potentats
 Ne sont pas tous à l'aise après leurs attentats !...
 — « Et nous deux, qu'allons-nous devenir ou bien faire ?... »
 Le général fâché, — bah ! c'était son affaire ! —
 Me lança de nouveau cette réponse-ci :
 « J'ai déjà dit !... Vous deux, avec soldats, ici !... »
 — « Soit ! Mais jusques à quand ?... »

— « Rester dans cette salle

« Jusque quand lui venir !... » dit le chef qui s'emballe..
 J'étais fixé ! Dès lors, puisqu'on ne voulait pas
 Nous envoyer tous deux vers le lieu du trépas,
 Je priai le Major de vouloir bien transmettre
 Ce désir à son chef : Qu'il daigne me permettre
 D'accompagner partout mon cher supérieur
 Pour chercher la rançon.

— Nous regardant rieur,

En clignottant des yeux tout noirs comme la houille,
 Le chef nous dit enfin : « Allez, avec patrouille ! »
 Et nous voilà partis, — ce fut un peu gênant, —
 Avec quelques soldats et leur ober-leutnant !...

* * *

Certes notre agonie était encor bien dure,
 Mais je remerciai déjà la Vierge pure
 De nous avoir ainsi, malgré tout, protégés,
 Et des plus grands tourments nous avoir soulagés !
 Je crois nous voir encore aller en quelque sorte
 Comme des mendiants quêtant de porte en porte !...
 Oui, je nous vois encor réveiller chaque gent
 Pour lui demander donc son or et son argent !...
 J'entends tous les *Wer da* ?... des plantons que l'on croise,
 Ou les cris des guerriers voulant nous chercher noise !...
 Je revois dans la nuit, du seuil de ma maison,
 Le feu des bivouacs enflammant l'horizon !...

* * *

Mais jamais ses amis le bon Dieu n'abandonne,
 Et la Vierge Marie est pour nous douce et bonne !
 Nous sommes assurés bien vite qu'on pourra
 Réunir cette somme exigée : on l'aura !...
 Peu nous importe alors notre grande souffrance :
 Le cœur se laisse aller à la reconnaissancel...

Avant l'heure fixée, en argent et en or,
 On versait la rançon dans les mains du Major!
 — « Voilà l'argent du pauvre!... » eus-je bien soin de dire
 En payant le gradé qui n'osa contredire...
 Il était bon garçon, car même j'aperçus
 Des larmes dans ses yeux quand il fit le reçu!
 Il renvoya la garde, — un choix de tous calibres, —
 Il nous tendit la main, puis nous déclara libres.
 Mais, sur notre demande, il n'osa pas nier
 Que notre cher Bourgmestre était leur prisonnier!..
 Et, de fait, sans qu'aucun des siens ne l'accompagne,
 Sur un dur chariot conduit en Allemagne
 Où il devait rester exactement un mois,
 Nous le vîmes partir, le cœur tout en émoi!..
 Nous ne devions plus le revoir en ce monde,
 Car l'on apprend bien vite, avec peine profonde,
 Que s'il ne rentrait pas ici même, au chef-lieu,
 C'est qu'il avait rendu sa belle âme au bon Dieu!..

* * *

Les dix-huit et dix-neuf c'était donc comédie!
 Le vingt ce devait être, hélas, la tragédie!..
 Oubliant en effet cette histoire du vol,
 Revenons à présent à celle de Briscol!
 Je voudrais oublier ce tragique épisode,
 Un des plus douloureux de cette période,
 Mais c'est chose impossible! Oui, car, même endormi,
 Je revois bien souvent le cruel ennemi
 Assouvissant là-bas sa terrible vengeance!..
 Une heure sonnait si j'ai bonne souvenance.
 Or, à ce moment-là, du grand « Bois du pays »,
 Débouchait sur Briscol, d'un chef guère obéi,
 Le régiment saxon dont le triste courage
 Doit être à la hauteur de sa fiéleuse rage!
 Tout à coup, paraît-il, sans rime ni raison,
 Un soldat tire en l'air près de chaque maison.
 La troupe, que nos gens nourrissaient, est ingrate :
 Elle tire au hasard, blessant, — oh! scélérate! —
 Une mère innocente et son enfant en pleurs,
 Une autre femme aussi qui fuyait ces horreurs!..
 Mais ce fait-là, pour eux, c'est vraiment peu de chose;
 Blessar des innocents, c'est, au plus, péché rose!
 Ils ne s'arrêtent pas en un si bon chemin :

Et chacun d'eux prenant une torche à la main,
 Ils vont mettre le feu partout dans le village
 Après avoir pillé, puis fait triste carnage!...
 Ils brûlaient la récolte, ils tuaient le bétail,
 Ils tiraillaient aussi, — pour eux c'est un détail, —
 Sur des gens occupés aux travaux de campagne!...
 Et si l'on veut un trait des mœurs de l'Allemagne,
 Disons qu'ayant blessé de plusieurs coups de feu
 Un jeune homme, là-bas, trouvant parfait le jeu,
 Ces démons se couvrant encor de flétrissures,
 Quand, sans doute..., il fut mort des suites des blessures,
 Jetèrent dans le feu son cadavre saignant
 Pour jouir du plaisir du spectacle poignant
 D'un homme assassiné que le bûcher consume!...
 — Ce fait n'est pas le seul que cette bande assume.
 De pauvres habitants se sont réfugiés
 Sous les toits qui bientôt sont tous incendiés!...
 D'autres, couverts d'habits qui tombent en lambeaux
 Par les balles percés, ont pour premiers tombeaux
 Leur cave où ils ont fui!... Car, lorsqu'on put descendre,
 Dans ces trous pour chercher au fond des tas de cendre,
 On retrouva les os de cinq infortunés,
 Dont une jeune fille!... Ils étaient calcinés!...

* * *

— Oh! mais, ce n'est pas tout! L'action scélérate
 N'a pas encor pris fin pour l'armée pirate!
 Il faut des prisonniers, en outre, à ces pillards!
 Ils en font de nombreux : des femmes, des vieillards,
 Des hommes mariés, des jeunes gens imberbes
 Auxquels ils font d'abord des reproches acerbes,
 Prétendant que tantôt ils se sont soulevés,
 Qu'ils ont tiré sur eux quand ils sont arrivés!...
 Ils mentent! Mais, qu'importe! Afin d'avoir des textes
 De condamnations il leur faut des prétextes!...

* * *

— Dix-sept maisons sur vingt détruites par le feu,
 Cinq tués, trois blessés, c'est encore trop peu!
 Aussi deux jours plus tard, sur le même quart d'heure
 Trois seront mis à mort dans le village d'Heure
 Soit pour avoir tiré sur ces hommes mauvais,
 Soit pour avoir, chez eux, caché quelques Français!...

* * *

— Il faut noter d'ailleurs encor deux vilénies
 De ces soldats qui font les pires tyrannies :
 Car ayant de partir ils vont aussi brûler
 De nouveau deux maisons du hameau de Clerheid !..
 Et quittant seulement alors Briscol en flammes,
 Après avoir ainsi lavé leurs oriflammes
 Dans le sang des civils qui ne leur faisaient rien
 Ou qui les nourrissaient ou leur donnaient leur bien,
 Ils mirent une fin à leur sinistre tâche
 En perpétrant un crime aussi hideux que lâche !..
 Arrivés au chemin qui s'en va sur Awez,
 Tout près de la maison du pauvre Arthur Mawet
 Dont ils avaient tué, déjà dans leur esclandre,
 — Oh ! quasi sous ses yeux, — l'un des fils, Alexandre,
 Et dont ils avaient fait prisonnier le second,
 Lorsque, commandés donc par un chef rubicond,
 — (Rendu comme joyeux par le jus de la treille
 Dont il venait de boire, oh ! plus d'une bouteille !) —
 Les soldats avinés eux aussi, c'est bien clair,
 Crient aux habitants : « Mettez tous bras en l'air !... »
 Arthur, les bras raidis par la paralysie,
 Ne peut pas obéir selon leur fantaisie !..
 Il esquisse le geste et ne peut parvenir
 A le faire très bien !... On l'en fera punir !
 Ce que voyant, de fait, une brute farouche
 Le vise à bout portant et tire dans la bouche !..
 Il mourut sur le coup !..

... L'âme deux fois en deuil,

Sa femme et ses enfants le virent, sans cercueil,
 Enterrer à la hâte au coin d'un champ d'avoine
 Qu'il avait eu sans doute avec son patrimoine !
 — Ces vils soldats pouvaient rentrer leur revolver ;
 Ils pouvaient même aussi décharger leur mauser,
 Briscol n'existait plus !..

... La troupe reposée

Reçut donc l'ordre bref d'aller sur Erezée !

* * *

Je me verrai toujours chez moi, tremblant de peur
 Pour tous ces paroissiens que j'aimais de tout cœur !..
 Je me verrai toujours, moi leur pauvre vicaire,
 Regarder en pleurant, de mon cher presbytère,

Tout mon Briscol en feu!... Je me verrai toujours,
 Me sachant impuissant à leur porter secours,
 Rester, comme figé, longtemps à ma fenêtre,
 Alors que tout mon sang bouillonnait en mon être!...
 Je me verrai toujours, mais sous condition,
 Donner à nos mourants, oui, l'absolution!...

* * *

On me verra toujours prier Dieu qu'il pardonne
 Aux chers morts de Briscol..., à la troupe saxonne!..



En la fête de la Nativité de la T. Ste-Vierge, 8 septembre 1914.



Gai souvenir macabre!... (1)

A Monsieur l'Abbé Noël Collin.

En ces temps de carnage, en ces jours d'hécatombe,
Il n'est pas étonnant d'aller fleurir la tombe
Qui renferme le corps d'un défunt cher ami
Tombé dans la bataille et face à l'ennemi!...
Mais là, de son vivant, c'est, je crois, fort précoce
De pouvoir méditer près de sa propre fosse!...
Or... c'est ce qui m'advint!... L'on creusa mon tombeau
Dans un champ de Briscol, et, ce qui fut moins beau,
L'on m'enterra vivant!... Mais oui, qu'on se rappelle :
On se vanta très haut que là, dans la chapelle,
On m'avait fait passer de la vie à trépas!...
Complète invention ! Cela n'existait pas,
Mais il fallait jeter parmi nos gens le trouble
Et faire, comme on dit, d'une pierre coup double !
J'étais donc, peut-on croire, absolument bien mort!...
Mort même et enterré!... (Pour un vivant quel sort!...)
Le fait est néanmoins que, pour en donner preuve,
L'on reprit cette ruse, évidemment peu neuve,
De creuser une fosse, et puis de la remplir,
Et d'annoncer à tous, — ce qui les fit pâler... —

(1) Extrait de la *Gazette de Marche*, numéro du 17 août 1919, en son feuillet intitulé *Les Martyrs de Briscol en août 1914* : « Les sinistres comédiens. — Tous les faits et gestes des soldats de la barbare Germanie entrant en Belgique, étaient calculés, — nous le savons bien, — pour impressionner les populations et semer la terreur.

» Comme si l'incendie et l'assassinat n'eussent pas été plus que suffisants pour atteindre le résultat visé, l'imagination teutonne inventa une macabre comédie.

» En face de la chapelle de Briscol, ils creusèrent une fosse, firent semblant d'y jeter un cadavre, la comblèrent et formulèrent la menace, sous peine de mort, pour quiconque irait déterrer le prétendu cadavre.

» C'était, — disaient les fils de la nation fourbe et menteuse, — le cadavre du vicaire d'Erezée, M. l'abbé Marquet, arrêté à Erezée, et occis derrière l'autel de la chapelle.

» Cette comédie sinistre avait eu lieu le jeudi 20 août. De ce jour jusqu'au dimanche suivant, les habitants de Briscol vécutent dans la persuasion qu'ils avaient au milieu d'eux le cadavre de leur vicaire.

Qu'on avait enterré, là, Monsieur le Vicaire !
 Détail qui, moi vivant, vrai, ne me gênait guère !...
 Seulement notez bien qu'on avait défendu,
 Sous peine d'être aussi soit tué, soit pendu,
 D'aller fouiller le sol de la prairie verte
 Pour exhumer mon corps !... Car si la découverte,
 Non pas de mon cercueil, mais de l'infâme tour,
 Venait à s'éventer et faire, tout autour,
 Grande sensation, imaginez la « fête »
 Des auteurs !... C'eût été... plutôt une défaite !...
 Il ne fallait donc pas, dès lors, pour aucun prix
 Qu'à ma recherche en terre un fossoyeur fût pris !
 Ce qui fit qu'on porta cette stricte défense,
 Qui fut très respectée ainsi que bien l'on pense !...
 Et ce qui fit aussi que, très heureux ma foi,
 Sur ma fosse je pus aller plus d'une fois,
 Ne trouvant pas la chose, avouez-le, mauvaise,
 Tel un vrai revenant, méditer à mon aise !...

En la fête du Saint Nom de Marie, 12 septembre 1914.

» Aussi quelle ne fut pas leur surprise quand, le 23 août au matin, ils virent M. l'abbé Marquet venir comme de coutume leur célébrer la messe dominicale. Ils ne pouvaient en croire leurs yeux ; ils croyaient assister à la messe d'un revenant.

» Cette histoire ne nous étonne pas : elle paraît être le fruit d'un système.

» Est-ce qu'un général, en entrant à Marche, n'en a pas raconté une pareille à un très honorable de nos concitoyens, qu'il avait convoqué à l'Hôtel de ville pour servir d'otage ? menteur comme tout vrai Allemand, ce général annonça solennellement qu'il avait fait fusiller M. le curé de Marvie, coupable d'avoir tiré sur les troupes du haut de son clocher.

» Or il fut reconnu par la suite que pas un mot n'était vrai dans le rapport de général : M. l'abbé Ménestret n'avait pas tiré et le vénérable vieillard continuait de souffrir en toute patience, dans son presbytère de Marvie, la maladie qui l'a emporté dans la tombe environ trois ans après le passage des Boches.

Condamnés à mort, mais heureusement grâciés !

*A Monsieur le Docteur H. Lebrun,
Professeur à l'Université de Gand.*

C'était le jour néfaste où Briscot si joli
Devint bientôt affreux, grâce au Boche avili !...
C'était le jour bien triste où, durant quelques heures,
Notre ennemi pillait, puis brûla vingt demeures
Dont les murs, s'écroulant, furent changés dès lors
En sinistres tombeaux pour plusieurs de nos morts !...

* * *

On connaît les détails de l'horrible carnage
Qui se fit là sur place et dans le voisinage !
L'Allemand brûlait tout, sous le prétexte vain
Qu'« on » venait de tirer !... L'absorption du vin,
Trouvé facilement, n'était pas étrangère
À cette assertion rien moins que mensongère !
Le fait est néanmoins que, se disant surpris,
Par quelques francs-tireurs, « on » voulut à tout prix
Faire payer très cher cette attaque méchante !...
Aussi le vil soldat, qu'un tel travail enchante,
Montra-t-il que, pour lui, mettre à sang et à feu,
C'était une besogne agréable : un vrai jeu !...
Mais, comme il convenait de feindre une bataille,
Le chef du régiment, qui certe était de taille
À se couvrir d'opprobre en un crime éhonté,
Ordonna, tout-à-coup, le tir à volonté !...
Et la troupe tira plus de mille cartouches,
Tant et si bien qu'on crut vraies les escarmouches !...
Or, soudain, au milieu du prétendu combat,
Parmi les Allemands un fantassin tomba !...

Et, cette fois, c'était une chose bien sûre :
 Il venait d'essuyer une laide blessure !...
 Dès lors la fusillade eut un court temps d'arrêt,
 Tandis que le blessé fut mis au lazaret.
 Mais d'autres coups de feu, sur une simple invite
 Du chef très exalté, recommencèrent vite !...
 L'incident redoublait la rage des tireurs !
 Aussi, dès ce moment, les terribles fureurs
 Qui les animaient tous en faisaient des diables
 De pillage et de sang des plus insatiables !...

* * *

Après qu'à Briscole même un peu soigneux Doktor
 Eut pansé la blessure, il eut l'énorme tort
 D'oser certifier que l'on pouvait sans crainte
 Porter le patient dont il calmait la plainte !...
 Vers Erezée-Centre il le fit transporter
 En auto-camion qu'on eut soin d'escorter !...
 Il y risquait gros jeu, car il savait sans doute
 Que cet homme pouvait s'évanouir en route !
 Et l'accident eut lieu !... Le blessé se pâma,
 Tombant tout aussitôt comme dans un coma !...
 Mais c'était un détail pour un tel « sanitaire »,
 — Lequel était peut-être un boucher militaire ?... —
 Car l'important pour lui c'était de réussir
 A faire croire au crime, et surtout d'en grossir
 Les fameux résultats vu qu'en la circonstance
 Il suffisait vraiment que l'on fit peu d'instance
 Pour qu'on punisse fort !... C'était l'occasion
 De pouvoir réclamer, ou la réclusion,
 Ou bien même la mort de plusieurs des notables
 Que de cet attentat l'on rendrait responsables !...
 Et, de fait, c'est ainsi qu'au Grand Etat-Major
 Siégeant à Erezée on discuta du sort
 Des deux Pasteurs du lieu !...

Sans raisons légitimes

On décida d'en faire, illico, deux victimes !...

* * *

Heureusement pour nous, au moment opportun
 Notre ami nous sauva !. — C'était Monsieur Lebrun,
 Docteur en médecine et Professeur en vogue
 A l'Université de Gand. Bon philologue,

Et chrétien charitable, il s'offrit, sur-le-champ,
 Aux yeux émerveillés du Doktor si méchant,
 A prodiguer ses soins au malheureux jeune homme !
 Parlant bien l'allemand, — (il le cause tout comme
 Sa langue maternelle), — alors il s'entretint
 Avec cet officier des plus ignorantin,
 Qui, naïf, lui conta cette billevesée
 Du terrible attentat commis près d'Erezée!...
 « Ce sont les francs-tireurs », conclut-il furieux. —
 Monsieur Lebrun nia. — « Je serais curieux
 « D'ailleurs, dit celui-ci, pour autant qu'il vous plaise
 » De voir cette blessure! » — « Oh! soit! Tout à votre aise!... »
 Répondit le Saxon qui crut bon d'avertir
 Que personne en cela pourrait le convertir!
 « Visitez, lui dit-il, à fond le patient,
 » Mais je reste certain, sans être omniscient,
 » Que le coup fut donné par un fusil de chasse!...

* * *

— Couché, sans connaissance et sur une pailleasse,
 Le blessé paraissait devoir bientôt mourir!...
 Cependant notre ami, qui tenait à mûrir
 Sa propre opinion, son avis très intime,
 Commença l'examen de la pauvre victime!
 Après un long moment il déclara bien net
 Au Doktor, ennuyé dès lors un tantinet,
 Qu'il pouvait lui fournir l'exposé spécifique,
 Avec preuve à l'appui, donc très scientifique,
 De la façon dont fut atteint ce grand blessé!
 Et bien que l'Allemand ne parût point pressé
 De réclamer sa preuve, — il ne la voulait guère!... —
 Monsieur Lebrun lui dit : « C'est un fusil de guerre
 Qui a porté le coup! Je m'en porte garant!... »

* * *

C'était l'avis loyal du docte déclarant!
 C'était sans doute aussi celui de l'auditoire,
 Car des boches, de près, écoutaient cette histoire. —
 Témoins du drame affreux, non pris au dépourvu,
 Tous préférèrent pourtant taire ce qu'ils ont vu!...
 Or en ce moment même, excités, pleins de verve,
 Au Quartier-Général qu'honore la réserve

Du Comte von Kirchbach (1), ses cruels assesseurs
 Du Grand Conseil de guerre, en lâches oppresseurs,
 D'une voix unanime, et qui se fait plus ample
 Dès qu'on palabre à fond, réclament « un exemple » !...
 Aussi, rapidement, sans le moindre remords,
 Nous sommes, nous Pasteurs, à la peine de mort
 Condamnés tous les deux !..

* * *

Avant qu'on exécute

Cette sentence inique, et tandis qu'on discute
 Déjà d'autres sujets, toujours très solennel
 Le général-oberst mande le colonel
 Du fantassin blessé ! Son remplaçant arrive !
 Selon le règlement, il salue et se rive
 Au parquet du salon, cependant que du chef
 Il reçoit, devant tous, ce commandement bref :
 « Allez à l'hôpital revoir votre malade !
 » Vous interrogerez ce pauvre camarade..
 » — Mais, général, il meurt !... » — « Allez-y sur-le-champ !
 » Faites ce que je dis !... » — Le bon major, sachant
 Qu'on ne doit pas poser l'acte trop téméraire
 De discuter avec un chef autoritaire
 Pirouette et s'en va, par manière d'acquit,
 Jusqu'au feld-lazaret comme il y est requis !..

* * *

Par bonheur notre ami se trouvait à son poste,
 S'efforçant de donner la meilleure riposte
 Aux arguments sans fond du Doktor orgueilleux
 Qui prétendait toujours, d'audace merveilleux,
 Qu'il était convaincu que cette échauffourée —
 (D'origine civile, encore qu'entourée
 D'un mystère profond), — allait causer la mort
 Du malheureux soldat dont il plaignait le sort ;
 Ajoutant pour finir, n'épargnant pas le geste,
 Qu'à son avis intime il était manifeste
 Que l'on avait blessé cet homme à petits plombs !... —
 Franchement, il fallait qu'il eut tous les aplombs !..

* * *

Il soutenait ses torts, tout en faisant entendre
 Qu'envers les gens d'ici l'on ne serait pas tendre,

(1) Le général « Excellenz », commandant l'armée de passage alors chez nous.

Lorsque donc le Major entra, sans s'annoncer,
 Regarda le mourant et, sans mot prononcer,
 Fit mine de partir déjà vers le cénacle
 Du Quartier-Général, quand, par un vrai miracle,
 Le malheureux blessé soudain revint à lui!...
 Il ouvre de grands yeux et regarde celui
 Qu'il voit très attentif tout auprès de sa couche!
 Il voudrait se lever, mais vite on le recouche,
 Tandis que le Major, avec un soin pieux,
 Doucement l'encourage alors de tout son mieux :
 « Camarade, dit-il, la populace vile
 » De ce pays se montre envers nous très hostile!
 » D'avance on s'en doutait, mais on le constata
 » Quand elle fit tantôt contre vous l'attentat!
 » Oh mais, rassurez-vous! Déjà très alarmée,
 » Bientôt elle en rendra compte au chef de l'armée!...
 » Nous vous vengerons bien!.. Déjà les deux Pasteurs
 » Sont condamnés à mort!.. Ce sont des imposteurs...
 » De vrais chefs de bandits... des assassins ignobles!... »
 — Il se laissait aller aux sentiments peu nobles
 Envers des innocents, quand le malade, mu
 Par un fond de justice, essaya, tout ému,
 De dire quelques mots dans le but de détruire
 Une accusation qui, sans lui, devait nuire,
 — (Ce qu'il venait d'entendre, oh, le lui disait bien!) —
 Aux Prêtres en cela responsables de rien!...

* * *

« Major, soupira-t-il, sans vous faire d'injure,
 » Je dois bien protester!... Devant Dieu, je vous jure
 » Que ce serait commettre une fort grave erreur
 » D'affirmer que tantôt un civil franc-tireur,
 » Méchamment embusqué comme un brigand très lâche,
 » Osa tirer sur moi!... Car, — et cela me fâche, —
 » C'est un de nos soldats qui, des plus imprudent,
 » Tirant de mon côté, produisit l'accident!... »

* * *

Le malade, au cœur noble en sa très rude écorce,
 Ne put rien ajouter, étant à bout de force!..
 Fatigué de l'effort, mais d'honneur embelli,
 Sans souffle il retomba sur son très petit lit;

Et peu de temps après il remit sa belle âme
Entre les mains de Dieu!... (1)

... Paix à lui!... Car l'infâme

Et le vil guet-apens venant d'être d'un coup
Franchement dénoncé, c'est le salut pour nous!...
La mèche du complot étant donc éventée,
Tout le monde saura cette histoire inventée!...
Le major devint blême!... Et comme le plafond
Le Doktor était blanc!...

... Dans son bonheur profond,

Monsieur Lebrun leur dit, sans vanter sa science,
« Agissez maintenant selon la conscience!... »

* * *

Le Major retourna de suite au Grand Conseil.
Son chef qui, l'attendant, retardait son sommeil,
Quand il le vit entrer, lança cette boutade :
« Est-ce à l'enterrement de ce fameux malade
» Que vous êtes allé?... Vous y mîtes du temps!...
» Voyons! Est-il bien mort ou est-il bien portant?
» Et, dans ce dernier cas, dites ce qu'il raconte!... » (2)
— « Mon général, croyez que j'aurais quasi honte
» De vous redire ici ce que, devant témoins,
» Il m'a certifié!... » — « Peut-on le croire, au moins! » —
— « Il était sain d'esprit. La troupe est unanime
» Pour confirmer d'ailleurs ce qu'a dit la victime!... » —
— « Et que vous a-t-elle dit? » — Elle prétend qu'il faut
» Reconnaître à présent comme absolument faux
» Le bruit qui nous fit croire à la vraie embuscade
» De civils francs-tireurs!... Lors de la fusillade
» De tantôt à Briscot, c'est un simple incident
» Qui causa pour cet homme un très grave accident! »
— « Un incident?... Lequel? » — « Le fait qu'un militaire
» Du même régiment, — (notez qu'il voulut taire
» Son nom jusqu'à la fin, —) tira sans le vouloir
» Dans sa direction!... Or cela fait valoir
» Ce qu'avait soutenu, même avant que j'arrive
» Au lit du moribond, sur insistance vive,

(1) Toutefois il ne mourut pas à Erezée même, mais bien plus loin, ayant été évacué de suite après sur un lazaret, à l'arrière, dans la direction de Vielsalm.

(2) A vrai dire ici nous supposons les termes mêmes de ce colloque, que nous n'avons pas entendu, mais dont le résultat fut bien celui que nous rapportons, c'est-à-dire notre complet acquittement.

- » Le Docteur-Professeur à l'Université
- » De Gand, Monsieur Lebrun... » — « Et cette sommité
- » Était-elle présente alors que le malade
- » Se déclara blessé par un sot camarade? »
- « Mais oui, mon général! Elle avait prétendu,
- » Et bien prouvé d'ailleurs... » — « Bon!... Suffit!...
- » ... Attendu
- » Qu'on n'a pas recueilli de preuve péremptoire
- » De culpabilité dans toute cette histoire;
- » Attendu qu'on ne peut pas condamner à tort...;
- » Attendu que j'ai droit et de vie et de mort,
- » J'annule le verdict!... Sans crainte pourront vivre
- » Les Pasteurs innocents!... Tous deux je les délivre!... »
-

(Le procès, présidé par ce grand Manitou,
En mil neuf cent quatorze, est daté du vingt août!...)

Le 15 septembre 1914, en la fête de N.-D. des Sept-Douleurs.





Entre quatorze cavaliers boches!...

A nos chers paroissiens de Briscot.

Nul oiseau ne coupait l'air brumeux de son vol!...
Un brouillard de septembre enveloppait Briscot
Ce dimanche où j'allais, selon mon habitude,
Dire la Sainte Messe en cette solitude!...
Car c'était un désert depuis qu'en la fin d'août
Des soldats assassins, — venus l'on sait bien d'où :
Des geôles, des prisons, si ce n'est point du bagne
De ce méchant pays qu'on nomme l'Allemagne, —
Avaient incendié sans plausibles raisons,
Sauf deux, absolument l'ensemble des maisons!...
La population avait fui tout entière
Le lieu de son berceau qui fut le cimetière
De quelques-uns des siens : on ne le sait que trop!...
Or donc, ce matin-là, je vis venir, au trot
De leurs chevaux-carcans dont leur régiment grouille,
Cinq ou six cavaliers formant une patrouille
Qui me laissa, ma foi, poursuivre mon chemin,
Le chef m'ayant fait même un salut de la main!...
Mais vous devinez tous que cette révérence
N'amollit point pour lui ma dure indifférence,
Encor qu'en politesse, — et ce peu-là lui plut! —
Je répondis sans cœur par un très froid salut!...
Il en était parfois, parmi ces vilains boches,
Qui voulaient éviter le torrent de reproches
Que mérita bien tôt leur collectivité!
C'est ainsi qu'on en vit feindre l'humanité
Et qu'on en rencontra tel, que l'on crut moins ivre
De nous dominer tous, singeant le savoir-vivre!...
Rares étaient les bons, mais, par contre, nombreux
Ceux-là qui nous faisaient des sorts bien malheureux!
A mon corps défendant j'allais encor l'apprendre
Ce jour même à Briscot où j'avais à me rendre!

* * *

Je venais d'arriver au plus cher des hameaux
 Qu'on avait vu subir tous les plus tristes maux,
 — (Notez que les détails fort bien je me rappelle) —
 Et je venais d'entrer dans la sainte chapelle
 Où déjà j'entendais d'humbles confessions,
 Donnant, avec bonheur, les absolutions
 Au nom du Dieu de Paix, quand tout-à-coup pénètre
 Dans le temple chrétien, — (ce qui dès lors fit naître
 Une crainte fondée au cœur des assistants), —
 Un grand officier boche aux yeux exorbitants!...
 Il lança tout d'abord des paroles mièvres
 Aux soldats qui suivaient! Puis, cigarette aux lèvres,
 Son képi sur l'oreille et revolver au poing, —
 (Dès avant son entrée il l'agitait de loin
 Pour impressionner plus fort, sans aucun doute,
 Les bons paroissiens qu'il voyait sur la route), —
 Il hurla d'un ton rauque : « Où qu'il est, le curé?... » —

* * *

Vraiment, le titre était un peu... prématuré,
 Car je n'étais toujours qu'un tout petit vicaire!...
 Mais je compris pourtant le triste apothicaire!
 Aussi me levant donc du très saint Tribunal,
 Le front haut je sortis du confessionnal,
 Ayant toujours au cou l'étole violette
 Dont j'étais aussi fier que lui de l'épaulette!...
 — « Ah! c'est vous le curé? » me demanda le chef! —
 Il était menaçant et parlait d'un ton bref,
 Tout en braquant sur moi son arme très brillante!...
 C'était, avouez-le, façon très peu vaillante,
 Et d'un chevaleresque à tout le moins douteux!
 Mais pour un Allemand ce n'était pas honteux.
 N'en vit-on pas d'ailleurs mettre coquetterie
 A s'illustrer partout par leur sauvagerie,
 Tandis que leurs huppés se faisaient comme un sport
 D'envoyer chaque jour des civils à la mort!...
 Et sans doute mon gueux voulait gagner la palme
 Du genre déplacé?...

... De sorte que, très calme,

(Si je ne l'étais pas, je crus l'être du moins;

L'assistance nombreuse en fut d'ailleurs témoin),
 Je dis au chef teuton qui m'offrait une perche :
 « Si c'est le vrai curé d'Erezée qu'on cherche,
 » Certes, ce n'est pas moi!... Mais si, m'appréhendant,
 » Vous demandez « celui » de Briscol, Commandant,
 » C'est bien moi!... » — « Bon ! » fit-il. Puis, d'un air satanique
 Il répliqua de suite, et sur un ton cynique :
 « Fous allez tire, alors, qui a permis à fous
 » Te faire une assemblée?... » — Ah, vrai, je le crus fou!
 Mais je pensais quand même assez prudent de taire
 Cet avis personnel au bougre militaire
 Qui me tenait toujours, en très lâche officier,
 A deux doigts du thorax, son gros bijou d'acier !...

* * *

Je craignais en effet qu'il se fâche, s'emballe
 Et me tire en plein cœur une méchante balle!...
 Je me contentai donc, et ce, très poliment,
 De lui servir bien chaud ce petit boniment
 Qui n'eut pas l'heur, ma foi, de lui plaire d'emblée :
 « D'autorisation pour faire « l'assemblée » ?
 » Je n'en ai pas besoin!... Je connais l'ordre strict
 » Du Baron von Gilsa, commandant le district;
 » Si de permission je n'en ai certe aucune,
 » C'est que, venant ici, je reste en la commune!
 » L'exercice du culte, en guerre comme en paix,
 » Restelibred'ailleurs!... » — Mon cher, vous vous trompez,
 Semble vouloir me dire en ce moment le boche!
 Mais il n'ose pourtant, et du coup me décoche
 Cette exclamation bien digne d'un teuton :
 « Ah, Mòsieu, vous voulez le prendre sur ce ton ?
 » Je vous arrête alors! Suivez-moi!... Tout de suite!... »

* * *

Impossible il m'était de tenter une fuite;
 Et je n'y songeai pas! Je dis un mot d'adieu
 Aux fidèles présents, les calmant de mon mieux,
 Car ces braves déjà versaient de chaudes larmes,
 Croyant bien qu'on allait me passer par les armes!...
 Or j'étais, pour mon compte, et tout considéré,
 Moi-même, je l'avoue, assez peu rassuré!
 D'autant moins que le chef m'ôta mon dernier doute
 Sur ses intentions quand je fus sur la route !...

* * *

Il y avait non loin quatorze cavaliers
 Qui paraissaient moins doux que nos bons écoliers !
 Par ordre, trois d'entre eux vinrent monter la garde
 Devant notre Lieu-Saint pour que nul se hasarde
 A le fuir, cependant que les autres iront
 Faire un raid avec moi dans tous les environs !...
 Et l'officier dès lors, laissant la politesse
 Aux pieds de son cheval, fit voir sa petitesse :
 Sa monture enfourchée, et se plaçant auprès
 D'un gradé, son pareil, qui se tenait bien prêt
 A marcher à son ordre, achevant son beau rôle
 Le type galonné m'adressa la parole !
 Il me traita de tout..., par conséquent de... rien...,
 D'homme très dangereux..., de cruel mauvais-bien...,
 Et finit par vouloir me prouver, le vampire,
 Qu'à Briscol je minais la base de l'Empire
 En y organisant un club de francs-tireurs
 Qui faisaient jour et nuit leurs soi-disant terreurs !...

* * *

Comme je protestais du tréfonds de mon âme
 Devant l'invention aussi fausse qu'infâme,
 Mon rageur, rouge autant que la crête d'un coq,
 — (Il portait bien son nom : c'était le Leutnant Koch !...) — (1)
 Me dit, pour terminer sa folle diatribe,
 En épongeant son front que la sueur imbibe :
 « Vous allez prendre place, à pieds, entre nous deux,
 — (Il s'indiquait lui-même et son collègue hideux), —
 « Restant toujours ainsi durant la promenade ;
 » Et vous n'irez, dit-il d'un air de gasconnade,
 « Ni plus vite que nous, ni moins vite non plus !... »
 Ce beau mot de la fin sans doute avait bien plu
 A son « alter-ego » qui se permit de rire
 En prévoyant déjà mon douloureux martyre !..
 Selon le bon vouloir de cet homme félon,
 Mon supplice, en effet, devait être très long !..

(1) De Eschwege, duché de Nassau. C'est cet homme, plus naïf encore que méchant, qui nous dit son nom, et même, sur une demande malicieuse de notre part qui écrivit de sa main son adresse sur un bout de papier qu'il nous remit !..

J'avantai donc à l'ordre, et carrément pris place
 Entre les deux chevaux !... Était-ce un peu l'audace,
 Ou la témérité qui m'excitait alors ?
 C'était plutôt la Foi qui me rendait très fort,
 Car je me confiais tant à la Providence
 Que je ne songeais pas à la grande imprudence
 Dans laquelle j'allais verser bien malgré moi !
 Aussi j'avais le cœur beaucoup moins en émoi
 Qu'on aurait pu le croire !...

... Encore que l'averse

Embourbât fortement les chemins de traverse
 Qu'on avait empruntés, d'abord tout alla bien,
 Même au point que je crus m'être alarmé pour rien :
 Les bons chevaux-carcans qui transportaient mes maîtres
 Allaient toujours au pas ! Mais ces façons de traîtres
 Ne firent pas long feu : bientôt les éperons
 Excitant leurs vieux nerfs, autant que les jurons,
 Je vis, — d'un mauvais œil ! —, les rétives montures
 Changer tout aussitôt leurs paisibles allures
 De vrais ankylosés en un trot bondissant,
 Qui n'avait rien pour moi de fort réjouissant !...
 Et je dus bien trotter !... tout comme mon escorte
 Dont les deux dirigeants alors faisaient en sorte
 De passer aux endroits les plus couverts de boue !...
 Et j'y passais en plein..., car j'étais mis en joue !...

* * *

Pour les suivre je fis des efforts surhumains,
 Cependant que de moi riaient ces vils Germains ! .
 Puis, comme pour changer, ces hommes de massacre
 Firent à tout le moins pour moi le simulacre
 De l'exécution !... C'était tout près du bois
 Qui bordure Sadzot. La place, je la vois,
 Comme aussi les détails de cette comédie
 Qui pouvait, par ma mort, devenir tragédie !...
 Et je vois où je fis, dans mon émotion,
 L'acte de repentir ou de contrition !...

* * *

Mais si pour moi ce fut une assez rude épreuve,
 Je devais en subir, et de suite, une neuve :
 Un court temps de galop !... Enlevé tout d'un trait,
 Sans qu'on m'en avertit, je n'y vis point d'attrait !...

Je ne l'exécutai du reste que par ruse !
 Car comme mes bourreaux n'admettaient pas d'excuse,
 Et que je devais suivre aussi vite et non moins,
 Craignant, si non, me voir attacher par le poing
 A l'arçon d'une selle, ... à l'insu de mes boches
 Je m'accrochais parfois aux cuirs flottants des poches
 Qui garnissaient les flancs de chacun des chevaux ;
 Ce qui me fit courir, et par monts et par vaux,
 Sans devoir succomber à l'impossible tâche
 Que m'imposait gaîment cette garde très lâche !...

* * *

D'ailleurs nul ne saura tous les affreux tourments,
 Physiques ou moraux, que j'eus à tous moments !
 Il faudrait pour cela que bien fort on appuie
 Sur le fait malheureux qu'une trop froide pluie
 Ne cessa de tomber tandis, qu'à travers tout,
 Il me fallut courir, de force étant à bout !...
 Car j'en dus traverser des terres labourées,
 Et sauter des ruisseaux, dont étaient entourées
 Les prairies parfois !... Ce fait était commun !
 Et puis, notez ceci : j'étais toujours à jeun !
 Or il se faisait tard et pourtant aucun signe
 Ne disait que bientôt mon malfaiteur insigne
 Enfin mettrait un terme à ces excursions
 Dont il fit un calvaire avec ses stations !...
 Car, quittant la chapelle, en sa mansuétude
 Il tint à m'exhiber devant la multitude
 De mes paroissiens, tout d'abord à Briscot,
 Et puis, sans prendre garde au triste état du sol,
 Obliquant vers Sadzot, à travers la campagne !...
 Il fallut au surplus qu'encor je l'accompagne.
 De là, jusqu'à Erpigny, village très distant,
 Et que, n'en pouvant plus, je crus à tout instant
 Ne pouvoir pas atteindre !...

... Enfin, — après deux heures

Qui, dans ma vie, sont loin d'être les meilleures !... —
 On me reconduisit à mon lieu de départ
 Où je fis délivrer mes amis sans retard.
 Moi-même, à ce moment, je pus espérer vivre,
 Car le Boche en effet me dit qu'il me délivre,
 Mais à condition, — d'après lui ! —, que jamais

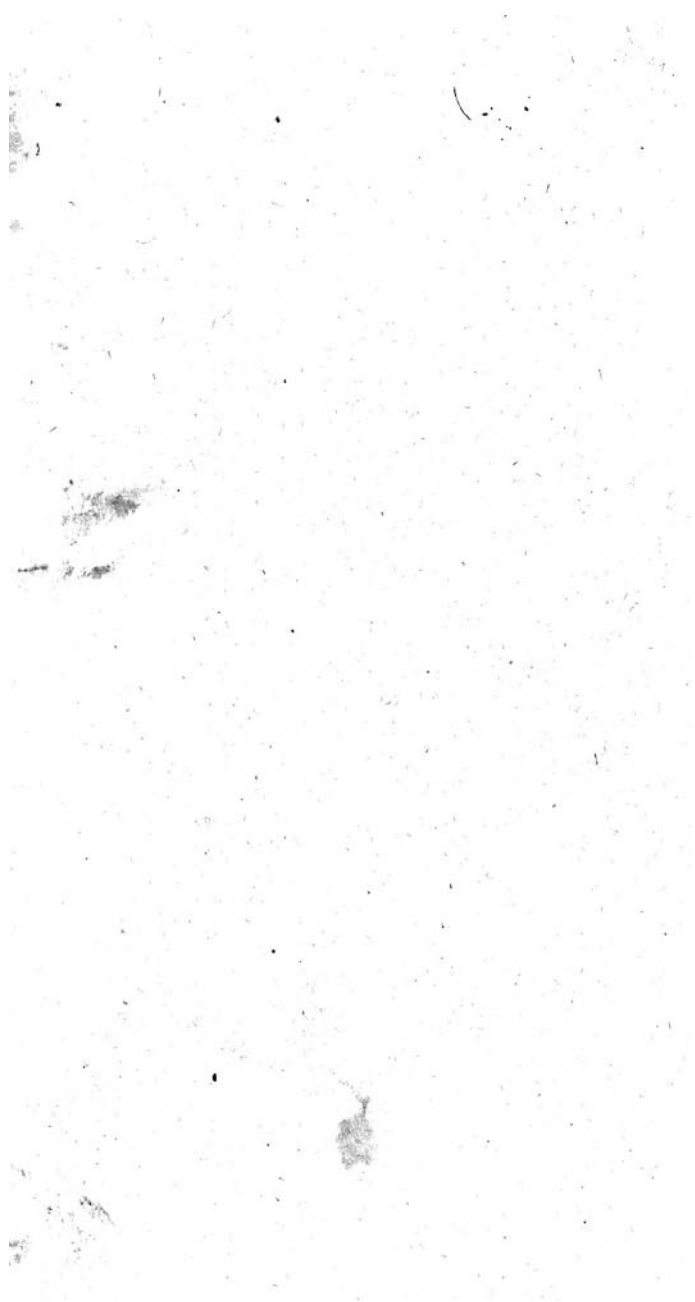
Je ne vienne à Briscol « assembler » désormais!...
 Et, naturellement, il n'eut pas ma promesse!
 Aussi m'interdit-il, dès ce matin, la messe!...

* * *

Me saluant quand même, en effronté Germain,
 Au moment de partir, il me tendit la main!...
 J'en étais indigné!... Mais la douce Madone
 Sembla me dire alors : « Comme Jésus, pardonne!... »
 Et je pardonnai tout à mon cruel bourreau
 Qui, s'éloignant, remit son épée au fourreau!..
 Je me sentis du coup l'âme un peu moins brisée
 Et pus gagner à pieds l'église d'Erezée!... —
 Comme j'étais à jeun, malgré qu'il fut très tard,
 — (On chantait la grand'messe!) — et bien que la plupart
 Me le déconseillaient, plein de reconnaissance
 Pour Dieu qui me sauva par sa toute-puissance,
 Je célébrai pourtant!... Mais un frisson mortel
 Me fit pâlir, dit-on, quand je fus à l'autel!..

Le 24 septembre 1914, en la fête de Notre-Dame de la Merci.

M



Un Enterrement de première classe!...

A Monsieur l'Abbé Odon Gaspar.

Un jour un soldat boche auquel était ravi
Le bonheur tant goûté de pouvoir à l'envi
Couler des jours heureux, si non dans la richesse,
— N'étant pas le mari d'une grande-duchesse, —
Du moins dans une aisance à peu près de bon ton,
Aux côtés d'une femme, honorable dit-on,
Qu'il avait épousée encor qu'elle fut pauvre,
(D'où venait-il au juste ? Etait-ce du Hanovre,
Ou du Palatinat, je ne sais plus très bien ;
D'ailleurs c'est un détail qui n'ajoutera rien
Au fond intéressant de toute cette histoire!) —,
Un jour donc que, déjà, sur notre territoire
Il se sentit blasé de cet immense honneur
Qu'entraînait avec lui le très réel bonheur
D'aller se faire occire à la frontière russe,
Ou sur le fleuve Yser, pour le vil roi de Prusse...,
Comme on lui refusait toute permission
D'aller revoir les siens, pris d'aberration,
Au moyen d'un browning se brûla la cervelle!... (1)

* * *

Ses chefs, en apprenant cette grave nouvelle
Allaient-ils inventer une histoire d'état,
Et faire croire encore au plus lâche attentat
De quelque franc-tireur?... — Car pour eux c'était fête
Quand ils pouvaient jouer un tour très malhonnête
Aux braves habitants de notre cher pays!...
C'est d'ailleurs un motif qui fit qu'on les haït! —

(1) Opinion publique d'alors et qui nous parut très fort avoir poussé ses racines jusqu'à une source boche autorisée.

Il n'en fut rien pourtant! Disons-le sans ambage :
On ne prétendit pas le triste personnage
Assassiné par nous! On le dit simplement
« Kapout pour le Kaiser »... , quoiqu'inopinément!...

* * *

Or on fit tout en grand au jour des funérailles!
Cela nous étonnait! Car, souvent sans entrailles
Pour de simples soldats, les chefs, pour une fois,
Voulurent exhiber et leur cœur et leur foi!...
C'était le vingt-trois août, si ma mémoire est bonne!
Après dîner m'arrive un troupier qui m'ordonne
— Grâce à dix mots français pêchés dans un recueil
De conversations, — de chercher un... cercueil!...
Me croyait-il le chef de nos Pompes funèbres?...
Toujours est-il que c'est pour « avant les ténèbres »
Qu'il lui fallait la bière!... Et soyez bien certain
Que pour ce commandant, ce boche très bon teint,
— (Qu'on me pardonne si je lui jette la pierre!) —,
Ce qu'il voulait n'était pas... la petite bière!...

* * *

Et moi flanqué du type..., et lui du coupe-chou...,
— A l'instar tout à fait d'un mandarin mandchou! —,
Nous allons donc ensemble à la menuiserie
Où la large épaisseur de sa niaiserie
Se révéla bientôt!... — « Est-ce qu'il était fort? »
Demanda l'ébéniste, en lui parlant du mort.
Telle fut sa réponse, en phrase à décousure :
« Te lui che n'ai pas pris quelle était la mesure!... »
Perplexe, (on le serait à moins!) le menuisier
Semblait sur les charbons d'un très ardent brasier!...
Je le remis pourtant en lui disant, par farce,
— (Ce qui le fit bien rire, et non pas le comparse!) :
« Bah!... fais comme pour toi!... »

... Nous verrons que, le soir,

Son chef-d'œuvre servit de vaste repoussoir!...

* * *

Dès lors, licencié par le dit militaire,
Heureux j'allais rentrer en mon cher presbytère,
Quand, tout près, par hasard, alors je rencontrai

Monsieur notre Doyen!... Je lui fais tout d'un trait
 Le récit du dernier incident, quand s'approche
 De nous, obséquieux, un laid officier boche
 Au nom des plus tordant : c'était Petz von Petzi!...
 Gros comme un Boudha... Petz, tout rongé d'un souci
 Vint s'en déboutonner, nous disant « qu'un malade
 » Venait de se mourir!... Et que, ce Kamarade,
 » On allait l'enterrer!... »

... J'opinais du bonnet..

Carré..., tandis que, lui, faisait le moulinet
 Avec une badine!... — A la fin, vu qu'il cause...
 Peu d'effet..., cette fois sans badiner..., il pose
 Cette question drôle : « Y serez-vous, Messieurs? »
 Sur nos têtes, d'un coup, la calotte des cieux
 Fut tombée à l'instant, que, vrai, pas davantage
 Nous n'eussions été, plus que par ce langage,
 Foudroyés tous les deux!...

... « Mais... c'est un protestant »,

Dit Monsieur le Doyen! — « Soit! Et moi j'aime autant
 Qu'il soit un juif », dit l'autre!...

On se met donc à quatre

Pour lui faire comprendre que nous devons combattre
 Son désir, trop contraire à l'explicite loi
 De l'Eglise qui dit que quand deux dont la foi
 N'est pas, ou bien n'est plus, la vraie foi chrétienne,
 Meurent loin d'Elle, il faut que tout Prêtre s'abstienne
 A son enterrement!... — Mais l'explication
 N'a comme résultat qu'une excitation
 Grandissante en Petzi, qui finit par nous dire
 Que personne n'avait le droit de contredire!...
 La loi c'était « sa » loi qui, tous, nous obligeait!...
 Dès lors il menaçait celui qui transigeait!
 Puis il dit d'un ton sec : « La « parole divine »,
 » C'est vous qui la direz; mais, comme on le devine,
 » Après, je dirai, moi, deux ou trois « mots humains »!...
 Et, paraissant heureux, — (il se frottait les mains!) —,
 » Donc, Messieurs, nous dit-il, à ce soir tous au poste,
 » Ou sinon!... »

Et bientôt, sans ouïr la riposte,

Esquissant un salut, il tourna les talons!...
 « Les « mots divins », mon cher, ne seront pas fort longs!... »
 Répliquai-je, (en sourdine!...).

... Assis entre deux chaises, —

(Ce qu'il fait, croyez-moi, qu'on n'y est pas... « fats d'aises!... » —,

Mais d'ailleurs bien debout..., nous fîmes les cent pas

En émettant l'avis que, des nombreux trépas

Que nous vîmes chez nous, en toute conjecture,

Celui-ci nous vaudrait le plus de tablature!...

— « Que faire maintenant, dit Monsieur le Doyen,

« Car... se soustraire à l'ordre, il n'y a pas moyen!... » —

— « De fait, l'impératif étant... catégorique,

» Ce soir il nous faudra subir sa rhétorique!...

» Suggèrai-je en riant. Seulement, nous n'irons

» Que couteau sur la gorge! Et dans les environs

» Nul ne nous en voudra!... » —

— « Sans doute!... Mais que dire?... » —

— « Du latin de cuisine!... »

— « Avouez donc, sans rire,

Dit Monsieur le Doyen, que c'est plutôt gênant!... » —

— « Je ne vois pas pourquoi!... S'il est moins entraînant

» Que celui de César, qui très fort le surpasse,

» Il nous fera du moins sortir de notre impasse!... »

* * *

Portant le doigt au front, du geste habituel

Qui traduit l'Eureka... : « J'ai là mon Rituel,

» Dit Monsieur le Doyen! Je lirai sur la tombe

» Le cérémonial qui toujours nous incombe

» Quand nous officions dans n'importe quel cas!... » —

— « Magnifique!... Dès lors plus le moindre tracas,

Dis-je, très amusé de la bonne trouvaille!...

» Nous irons carrément, ce soir, vaille que vaille,

» Et, nature! *in nigris*, sans le moindre ornement.

» *Incognito*, donc, pas officiellement!... » —

— « Mais la difficulté, qui me paraît très grosse,

» C'est de savoir comment, tout au bord de la fosse,

» Il faudra s'en tirer!... »

— « Bah! sans le moindre emprunt,

» On pourrait, solennel, saluer le défunt!

» Toujours devant la Mort le respect est de mise!

» Cette attitude-là nous sera bien permise!

» Et vous lirez dès lors, très vite, à demi-voix,

» — Car les moindres dangers, voyez, je les prévois! —

» En quelques courts instants, deux pages de rubriques

» Que ne comprendront pas les boches trop bourriques!... »

— « Ainsi c'est entendu!... Je reviendrai tantôt!... »
Et nous nous quittons là, riant fort *in petto*!...

* * *

A sept heures sonnant, partout dans le village
C'était un branle-bas, un immense étalage
D'uniformes divers! On n'en vit jamais tell!...
Les soldats se groupaient en face de l'hôtel
Dont on fit l'hôpital ou relais de Croix-rouge.
Un temps d'arrêt! Et puis voilà que cela bouge :
Le cortège est en marche!... Il suit le grand cercueil
Porté par quatre hussards aux bras crépés de deuil!...
La foule des civils regarde en grand silence;
Aussi pas n'est besoin qu'on fasse violence
Pour contenir ses rangs! Ce sont des curieux
Des plus calmes; dès lors, loin d'être furieux
De les voir se masser, en tel nombre et si proches,
Les chefs ne leur en font pas de graves reproches.
Ils sont plutôt flattés, dans leur prétention,
Croyant qu'on n'a pour eux que vénération!...

* * *

Quand la colonne grise arriva tout entière, —
Avec le soldat mort, — en notre cimetière,
Et qu'on le voulut mettre au fond du trou béant,
Un incident survint qu'on jugea malséant!...
Comme le menuisier, notre facteur de... fosse,
N'ayant pas la mesure exacte du colosse,
Avait également fait « tout comme pour lui!... »,
De taille étant moyen, vous supposez l'ennui
Qu'il nous fit à plusieurs!... — Un cercueil qui dépasse
La longueur de la fosse est-il plus laide impasse?...
Petzi nous regardait!... L'on regardait Petzil!...
Il était furieux!... Nous l'étions aussi!...
Et ça n'avancait pas!... Le défunt militaire
Semblait ne pas vouloir être tôt mis en terre,
Encor qu'on essayât de l'y placer trois fois!...
Pareil cas ne s'était pas vu souvente fois!...
— Si Petz disait du moins ses « mots » lacrymogènes!...
Mais point!... Aussi vit-on, ce qui doubla les gênes,
Les têtes s'allonger : celle du fossoyeur
Qui, des plus inquiet, tremblait dans sa frayeur!...

Celle du vieux Major qui ne voulait pas rire!...
 Et les nôtres aussi, ce qui nous semblait pire!...
 Heureusement enfin, rapide comme un chat,
 Bondissant dans la fosse, un boche piocha
 Avec tant de vigueur, comme aussi d'à propos,
 Qu'au bout d'un rien de temps le trou fut très dispos
 Pour recevoir le mort!... — Sur la double courroie
 Son cercueil descendant, quasi nous mit en joie!...

* * *

Or c'était le moment, comique et solennel,
 Où Monsieur le Doyen, devant le Colonel,
 Le Major et la troupe assez peu polyglotte,
 D'un petit trémolo venant de l'épiglotte,
 Commença sa lecture à laquelle un matin,
 A tenter de comprendre, eût perdu son latin!...
 Et ça dura quand même un temps fort respectable
 Qu'un très léger accès d'une toux charitable
 Vint enfin de ma part, ainsi que convenu,
 Faire entendre au lecteur, point donc circonvenu,
 Qu'il pouvait arrêter!... — Remettant dans sa poche
 Le livre précieux, il fit savoir au Boche
 Que tout était fini!... — Trouvant que c'est parfait,
 Le Major, — de lui-même, eut-on dit, satisfait, —
 Commence son discours, de fond très platonique,
 Et de forme plutôt assez macaronique!...
 Il déplorait, dit-il, le trépas du meilleur
 Des soldats du Kaiser!... — Etait-il fin railleur,
 Ou bien des plus sincère en mentant de la sorte?
 Je ne sais! Le détail, du reste, peu m'importe!
 Toujours est-il, qu'avant de laisser le défunt,
 Il couvrit son cercueil de fleurs au doux parfum!...

* * *

Ainsi finit l'histoire, — et vraie, et qui délasse... —
 De cet enterrement tout de première classé!...

C'est l'Hiver!...

A tous nos Paroissiens.

C'est l'hiver!... Au dehors le vent souffle avec rage,
Cependant qu'à l'instar de mille papillons
Les blancs flocons de neige, au sein des tourbillons
Emportés, tombent comme abattus par l'orage!...

C'est l'hiver!... A quand donc les charmantes orées
Des matins de printemps tout baignés d'un soleil
Qui diapre à ravir l'horizon de vermeil,
Et le couronne au loin de teintes mordorées!...

C'est l'hiver!... Et le sol, sous son manteau d'hermine,
N'est plus comme jadis tout émaillé de fleurs;
Et l'on dirait vraiment que la nature en pleurs
S'associe au chagrin du pauvre en sa chaumine!...

C'est l'hiver!... Et la bise, en sifflant dans les branches
Des grands arbres tendant leurs longs bras dénudés,
Semble pleurer la mort de ces vieux décidés
Qui tombent sous le poids de lourdes avalanches

C'est l'hiver!... Dans le val plus de ris qu'accompagne
Le naïf gai-propos des joyeux moissonneurs!
Et le soir plus de chants des rustiques faneurs
Revenant des travaux de la belle campagne!...

C'est l'hiver!... Et là-bas, dans la triste ramure
On n'entend plus jamais le doux chant des oiseaux,
Non plus que, dans les bois, le bruit frais des ruisseaux
Sous la mousse étouffant leur tout discret murmure!...

C'est l'hiver!... Et l'écho de la chanson du pâtre
N'égaye plus pour nous les replis du vallon.
Car, écoutant la voix du terrible aquilon
Qui mugit, l'enfant reste aujourd'hui près de l'âtre!...

C'est l'hiver!... Et la neige immaculée tombe,
Tout le jour et sans bruit, sur la terre qui dort,
La recouvrant ainsi que le linceul du mort
Que l'on va, tout glacé, descendre dans la tombe!...

C'est l'hiver!... Et pourtant, là-bas, vaille que vaille,
Pour nous les chers soldats, engourdis par le froid,
Acceptent de combattre, et le font sans effroi,
Leur cœur restant toujours de flamme à la bataille!...

C'est l'hiver!... Et là-bas dans la triste tranchée,
Songeant à leurs parents, à leurs frères et sœurs,
Hélas, tombent nombreux ces vaillants défenseurs!...
De leurs corps tout sanglants la campagne est jonchée!...

C'est l'hiver!... Songeons donc, dans de bonnes prières,
Qu'ayant plus de loisirs davantage vers Dieu
Nous pouvons exhaler, songeons tous, plus et mieux,
Aux victimes que font ces luttes meurtrières!...



Le 8 décembre 1914, en la fête de l'Immaculée.



Florete flores... pro Florente!...

A la famille d'un soldat mort.

Pour une jeune épouse, et pour un cœur de mère,
Est-il chagrin plus vif ou peine plus amère
Que de voir enlever par la mort son mari?...
— Quel triste deuil pour elle et son enfant chéril...

C'était pour un pareil que, l'autre jour encore,
Aux pieds du divin Roi, — qu'en pleurant l'on adore
En ce cas douloureux, — l'on était accouru
A l'église où pourtant nul cercueil ne parut!...

C'est qu'en effet celui qui nous valait ces larmes
Était tombé là-bas, en héros, sous les armes!...
C'est que, n'obéissant du devoir qu'à la loi,
Soldat, au champ d'honneur, il est mort pour le Roi!...

O vaillant défenseur de la chère Patrie,
La Belgique est, sans doute, envahie, meurtrie...
Mais ce n'est pas en vain, qu'en homme valeureux,
Pour elle tu versas ton sang si généreux!...

Certes, tu l'as donné pour défendre ta femme
Que tu chérissais fort dans ton cœur tout de flamme;
Tu ne l'épargnas point pour sauver ton enfant
Qu'on aurait voulu voir t'embrasser triomphant...

Mais, nous le savons tous, tu l'as versé de même
Et pour le cher Pays que davantage on aime,
Et, oui, brave Florent, tu l'as versé... pour nous!...
Or c'est là pour nos cœurs un penser triste et doux!...

Cela pourrait sembler tenir de l'antithèse;
C'est pourtant bien ainsi! Quand en effet l'on pèse
Le sentiment qui meut tous nos cœurs..., à la fois
L'on remarque aisément son lourd et double poids!...

Ah certes, il nous est triste, en voyant ta compagne,
 De songer à la fin de ta courte campagne !
 Cela nous fait pleurer de savoir orphelin
 Ton tout petit enfant au sourire câlin !..

Et c'est une douleur à laquelle on succombe
 De ne pas pouvoir même aller fleurir ta tombe...;
 Comme c'est triste aussi, bien loin de ton cercueil,
 De voir tes chers Parents en noirs habits de deuil !..

Mais de plus, — et vraiment c'est singulier à dire
 En face de ta mort, de ton sanglant martyre, —
 Ce nous est doux pourtant, car, l'éternel repos,
 Tu ne le pris qu'après être mort en héros !..

Devant la mort, c'est vrai, toujours on se désole,
 Mais devant ton trépas il faut qu'on se console,
 Car, ne l'oublions point, — c'est Jésus qui l'a dit, —
 Les hommes de devoir auront le Paradis !..

O Cœurs que le chagrin, nuit et jour, éperonne;
 O Veuve, songez donc à la belle couronne
 Que le Saint Roi des Rois, dans sa grande bonté,
 Réserve au cœur vaillant qui fit sa volonté !..

Pleurez, soit, mais priez !.. Que votre âme se calme
 En vous représentant cette brillante palme
 Qu'a cueilli dans le ciel, — le vrai lieu de repos, —
 Le cher Florent tombé sous les plis du Drapeau !..

Le 15 août 1915, en la fête de l'Assomption.

Stabat Mater Dolorosa!...

A la mère éplorée d'un héros mort pour nous.

Telle on vit au Calvaire un jour, les yeux en pleurs,
Mais debout, près du Christ, la Mère des Douleurs,
Telle je vois encore en ces temps pleins d'alarmes
La mère d'un héros, près d'une croix, en larmes!...

C'est une femme forte, au courage vaillant,
Mais quelle est donc la mère au cœur non défaillant
Qui, pour ne pas pleurer, vraiment serait de taille
Quand on lui dit : « Ton fils est mort à la bataille!... »

Je restai donc ému, ne pouvant donner tort
A cette femme en pleurs, — la mère de Victor, —
Car moi-même j'avais l'âme toute meurtrie
En songeant à l'ami tombé pour la Patrie!...

La Chrétienne priait..., mais la mère pleurait!...
Car si, jusqu'à présent, son amour la leurrait,
Et semblait tous les jours faire comme merveille
Pour calmer ses soupçons, ... plus rien depuis la veille!...

Plus d'espoir..., plus de doute!... Elle sait qu'à Duffel
L'an dernier son cher fils reçut le coup mortel!...
Elle sent son malheur..., elle en sonde l'abîme...,
Elle monte au Calvaire..., elle en atteint la cime!...

Son fils a disparu..., son cher soldat est mort!...
Elle prie en silence et pleure sur son sort...,
Mais du fond de sa peine, au sein de la souffrance,
Elle entend une voix : celle de l'Espérance!...

C'est la voix qui console en nous parlant du ciel,
 Tandis que notre cœur semble rempli de fiel;
 C'est, pour tous les croyants, le langage céleste
 Qui de leurs lourds chagrins, d'un seul mot, les déleste!...

Elle entend..., elle écoute... et, bien vite, comprend
 Qu'aux mères lorsque Dieu l'un des bons fils reprend
 C'est pour le faire entrer dans l'éternel royaume!...
 Or c'est là, pour son cœur tout blessé, le vrai baume!...

Et, résignée alors, la mère du héros
 Ne demande au bon Dieu que de revoir là-haut
 Ce fils qu'il lui donna, ce fils qu'elle Lui donne
 Pour recevoir un jour, elle aussi, sa couronne!..

Octobre 1915, en la solennité du Saint-Rosaire.



Prière à la Vierge Marie ⁽¹⁾

*En l'honneur d'un noble volontaire
tombé sur le champ de bataille.*

I

Si, devant Toi, tu nous vois suppliants,
Marie, ô notre Sainte Patronne,
C'est que nos cœurs souffrent d'affreux tourments
Tandis que la voix du canon tonne!..
Veille sur ce soldat et conduis dans le ciel
Le héros qui portait le cher nom de Michel!..
C'était un cœur brave, héroïque,
Car, très vaillant et sans effroi,
Il est mort pour nous, pour la Belgique
Et son Roi!..

II

Mais si, — la mort le couchant au cercueil, —
Tous nos cœurs ont connu tant d'alarmes,
Offre au Seigneur, pour la Patrie en deuil,
Des amis.., de sa mère... les larmes!..
Que ce sang généreux apaise son courroux,
En pleurant nous te le demandons à genoux!..
Conduis vers Dieu l'âme héroïque
Du cher Michel digne de Toi :
Il est mort pour nous, pour la Belgique
Et son Roi!..

(1) Les paroles de ce cantique, sur l'air de « Vers l'Avenir », ont été adaptées d'un chant connu, improvisées et interprétées par nous, au jubé même de l'église d'Erezée, lors du service funèbre célébré pour le héros.

Un saint amour anime nos soldats :
Chaque jour ils moissonnent la gloire !
Michel mourut au plus fort des combats,
Donne-lui l'éternelle victoire!..
De son sang il rougit notre illustre Drapeau ;
Il est tombé là-bas comme meurt un héros!..
Marie, entends notre suppliche,
Donne la Paix à ce cœur droit :
Il est mort pour nous, pour la Belgique
Et son Roi!..

Le 31 janvier 1917.



Près d'un héros blessé!...

A Monsieur Léopold Crépin.

Tel un joyau caché tout au fond d'un écrin,
Tel un pur diamant pour lequel fort on craint,
Et dont on veut voiler le vif éclat dans l'ombre,
Tel semble être aujourd'hui, dans sa retraite sombre,
Un héros des plus noble, un de nos chers soldats
Qui se couvrit de gloire au plus fort des combats!...
Ce vaillant est très humble, il ne se vante guère ;
Et pourtant il faillit mourir pour nous en guerre!...
Son nom, — retenez-le, — c'est Léopold Crépin!...
Que ce brave, blessé dans le fort de Loncin,
De l'admiration de chacun trouve un gage
En ces vers exprimant notre sincère hommage!...

* * *

Au repos absolu par la force réduit,
Près de sa bonne mère il habite aujourd'hui.
Il ne pourrait s'enfuir : trop vive est sa blessure ;
Sa parole d'honneur est du reste bien sûre! ..
L'occupant permit donc au fils prédestiné
D'être soigné chez lui, — dans le val d'Estiné, —
En son pays natal tout plein de joliesse
Et qui, par son retour, fut mis certe en liesse!
Car on le revoyait, ce fils affectueux,
Il était parmi nous, ce soldat généreux
Qui, parti sans trembler pour la grande bataille,
En brave avait souri d'avance à la mitraille!...

* * *

Assurément sa mort nous eût tous mis en deuil,
Encor qu'en y songeant l'on eût senti l'orgueil
Du grand patriotisme animer la paroisse

Au souvenir ému de la terrible angoisse
 Et du noble trépas offerts par le héros,
 En chrétien mort là-bas, pour nous, pour le Drapeau !...
 On eût mêlé les pleurs à la reconnaissance !
 Mais Dieu nous ménageait, dans sa toute-puissance,
 Bien mieux que de la peine à prouver par des pleurs,
 Comme font les amis qui perdent l'un des leurs ;
 Dieu préféra plutôt apaiser nos alarmes
 Et mettre dans nos yeux du vrai bonheur les larmes !...

* * *

Notre ami Léopold nous revint donc un jour !
 Rarement d'un héros l'on vit un tel retour !
 Sans doute très heureux de nous revoir en vie,
 Son œil était brillant, sa figure ravie,
 Et son cœur palpitait tant son émotion
 Était forte devant notre admiration !...
 Ce noble héros rentrait tout calme et tout modeste
 En ne réclamant pas le moindre honneur du reste !...
 Grandi par l'héroïsme il revenait sans bruit
 Et semblait s'étonner des grands mercis d'autrui !
 Étonnamment caché, même il eût voulu taire
 Son complet dévouement de parfait militaire !...

* * *

Mais sa blessure affreuse et son mal étaient là
 Pour prouver, — malgré lui, — qu'il fut un bon soldat !...
 On ne se fit donc pas faute de lui dire ;
 Il dut bien avouer son glorieux martyre !...
 Il nous dit son histoire et raconta dès lors
 Comment il crut mourir dans l'attaque du fort
 De Loncin, tout là-bas, aux abords de Liège
 Lorsque les ennemis en faisaient le siège !...
 Il donna les détails de l'assaut allemand
 Sur la position que commandait Leman,
 Et décrivit enfin la cruelle hécatombe
 Qui se fit dans ce fort qu'il crut être sa tombe !...

* * *

Car « son » fort, — dans lequel il avait tout osé,
 Vingt fois pour sa défense à la mort exposé, —
 Il l'entendit sauter !... Ce fut des plus horrible ;
 L'effet des canons lourds allemands est terrible !...

Les remparts, les glaces et les murs de béton,
 Tout était cassé net, tel de verre un bâton !...
 Des coupoles du fort, parmi tous ces décombres,
 Il ne restait plus rien, sinon des paquets sombres
 D'acier brisé..., de fer tordu..., le tout bouleversé !...
 Pour l'ennemi l'obstacle était donc renversé,
 Mais s'il avait réduit sa défense héroïque,
 Intacte était toujours l'âme de la Belgique !...

* * *

Elle vivait surtout dans l'esprit valeureux
 Des soldats échappés au sort plus malheureux !
 Sains et saufs ou blessés conduits en Allemagne,
 Chacun sentait en lui ce sentiment qui gagne
 Le fils placé soudain devant sa mère en pleurs :
 Un filial amour, plus fort que ses malheurs,
 Qui lui fait oublier sa peine ou la console
 D'un seul geste parfois..., souvent d'une parole !...
 Ce geste-là bientôt notre blessé le fit ;
 Et ce mot généreux, Léopold le redit :
 « J'offre à mon Dieu, dit-il, ma vie donc meurtrie,
 » J'offre aussi mes douleurs pour ma chère Patrie !... »

* * *

O héros magnifique, ô valeureux chrétien,
 Fût-il un sacrifice aussi grand que le tien,
 Hormis celui du Christ ? Non certe ! Et j'aime à dire
 La sublime beauté de ton double martyre !...
 Souffrir pour le pays, pour nous et pour le Roi,
 Ce n'est donc pas encore assez noble pour toi ;
 Tu veux de ta grandeur parfaite l'édifice
 Tout en sanctifiant ton complet sacrifice !...
 Sache-le, cher ami, la vénération
 N'a d'égale envers toi que l'admiration !
 Aussi quand, au Pays, l'on chantera Victoire,
 En lettres d'or ton nom sera mis dans l'Histoire !...

Au pied du Tabernacle!

*Aux vaillantes mères, aux nobles épouses et aux pieuses sœurs
de tous nos chers petits soldats !...*

L'âme du jour s'en va : le beau soleil s'enfuit
A l'horizon doré !... Mais ce n'est pas la nuit ;
C'est comme l'entre-deux, le tiède crépuscule,
Le moment où faiblit la vie qui circule !...

C'est l'heure, si paisible, où cessent tous les chants :
Ceux du pâtre enfantin qui ramène des champs
Son troupeau fatigué... ; ceux des oiseaux fidèles
Qui, joyeux, vers leurs nids volent à tire-d'ailes !...

C'est l'heure où les chrétiens, avides du repos
Auquel ils ont bien droit et qu'ils prendront tantôt,
S'en vont l'un après l'autre, et sans qu'on le leur dise,
Prier quelques instants, de tout cœur, à l'église !...

A leur exemple, un soir, je priais de mon mieux
Au pied du Tabernacle où j'adorais mon Dieu,
Quand j'entendis de là, plusieurs fois ce me semble,
Les longs soupirs de ceux qui suppliaient ensemble !...

C'étaient, je le savais, des épouses, des sœurs,
Et des mères aussi de nos grands défenseurs !
C'était ce qu'il y a de plus noble, héroïque,
Après tous ces vaillants, dans la chère Belgique !...

C'étaient là, soupirant, des cœurs affectueux,
De douleur transpercés, mais des plus vertueux ;
C'étaient là donc des cœurs, plongés dans la souffrance,
Qui jetaient vers le ciel leurs cris pleins d'espérance !...

Bientôt je n'y tins plus ! Et, les joignant aux leurs,
Pour eux j'offris à Dieu mes prières, mes pleurs !...
Et suppliai le Ciel, du profond de mon âme,
De mettre vite un terme à cette guerre infâme !...

- « Vous le voulez, disais-je à mon Seigneur Jésus,
- » Et nous nous soumettons à ce qu'il Vous a plu !
- » Mais fortifiez-les, ô grand Dieu, nos armées ;
- » Et soutenez ces cœurs..., ces âmes alarmées !
- » Ils vous aiment, Jésus, et Vous les chérissez !
- » Et si, pour leur pardon, ils n'ont pas fait assez
- » Ils sont prêts à souffrir, pour vous, avec délice,
- » Et goûter jusqu'au fond la lie du calice !
- » Mais, comme Vous un jour, là-bas, sous l'olivier,
- » Alors que l'agonie, ainsi qu'un épervier,
- » Fondait sur votre cœur, permettez-moi de dire :
- » Daignez faire cesser, mon Dieu, leur long martyre !... »

Je me tus, attendant, dans l'espoir abîmé,
 Un mot consolateur de Jésus bien-aimé !
 Il me parla bientôt..., doucement..., comme un Père...,
 Et me dit nettement : « C'est pour bientôt !... Espère !... »

- « Vas le leur dire à tous : leurs frères, leurs maris,
- » Leurs pères, leurs enfants, tous ces soldats chéris
- » Seront récompensés, car sur leur territoire
- » Ils pourront en effet bientôt chanter victoire !...
- » Du reste ils savent tous que mon Très-Sacré-Cœur
- » Veille depuis longtemps sur ces vaillants « sans peur »
- » Qu'au surplus, nuit et jour, Mère, — leur Notre-Dame, —
- » De courage et d'ardeur est là qui les enflamme !... »

Courage donc aussi, vous qui versez des pleurs !...
 Ces pleurs, offerts à Dieu, feront germer les fleurs
 Que promettent Jésus et la Vierge Marie
 Aux nobles défenseurs de la chère Patrie !...

Fauché comme une fleur des champs !...

A Monsieur Victor Garnir.

Elle était si charmante, à mes yeux, la fleurette
Eclore au doux baiser d'un rayon de soleil !
Son joli limbe rose enchâssé dans l'herbette
Semblait être en l'opale un beau rubis vermeil !...

Elle tendait sa coupe à l'odeur très subtile
Vers l'astre qui, là-bas, mordorait l'horizon,
Quand soudain le tranchant d'une faux qui scintille
Enleva sous mes yeux tout l'émail du gazon !...

Atteinte au même instant par la lame aiguisée,
La fleur, dont le calice était si gracieux,
Pour toujours tomba morte en la tendre rosée -
Dont les perles étaient comme les pleurs des cieux !...

Ce trépas d'un brin d'herbe, — un rien de la nature, —
Me rendit cependant tout pensif, car dès lors
Je songeais à la Fleur du Pays qu'en pâture,
Hélas, de plus en plus, nous exige la mort !...

Je songeais qu'à l'instar de ce limbe admirable
Venait d'être fauchée une vie fleurant,
Elle aussi, les parfums d'une odeur agréable :
Ceux des nobles vertus du cher ami Florent !...

Valeureux capitaine, officier de mérite,
Le Roi le reconnut en le récompensant !
Aussi la mort cruelle, en le prenant trop vite,
Brisa le cœur de tous ; on pleure en y pensant !...

Mais s'il est mort pour nous, au printemps de la vie,
Faisant son sacrifice en un geste si beau,
Afin que monte au ciel sa grande âme ravie,
Prions tous en pleurant auprès de son tombeau !...



Mort au champ d'honneur!...

A la famille du héros.

Tout comme l'épervier qui, dans le beau ciel bleu,
Plane parfois longtemps, fixant, les yeux en feu,
L'oiselet qu'il fascine et sur lequel il fonce,
Ainsi se comporta la Mort envers Alphonse!...

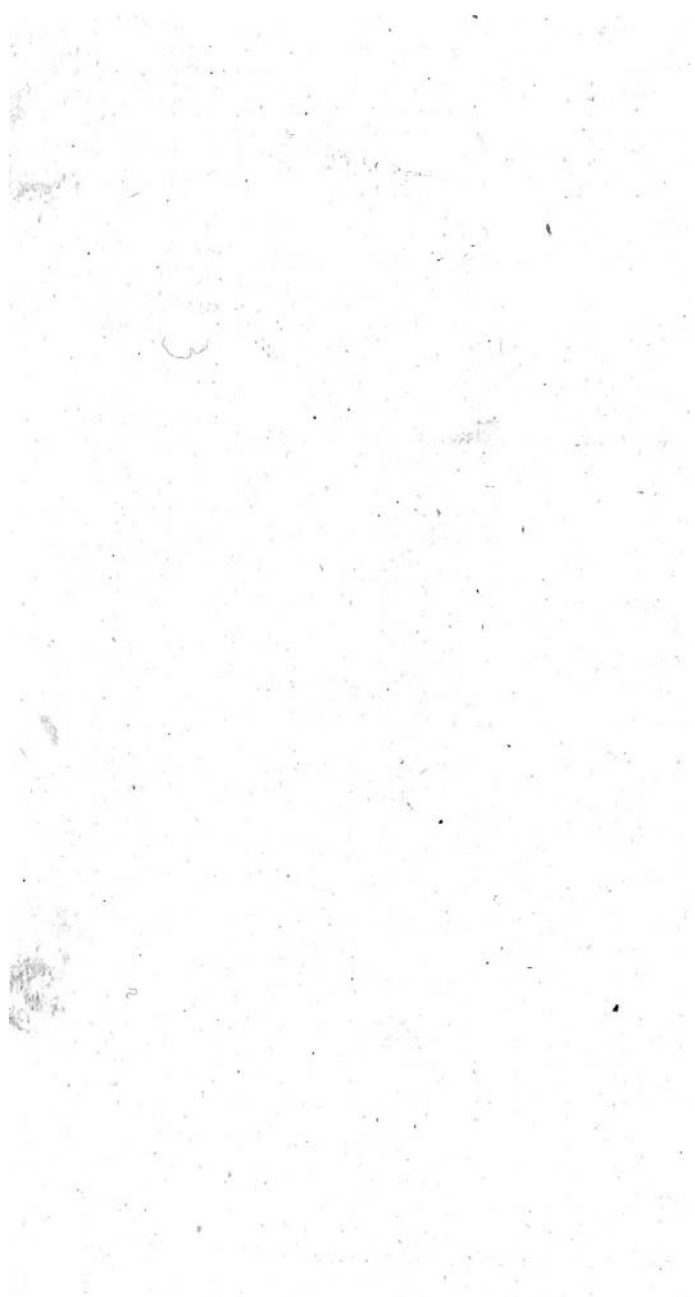
Jusqu'aux derniers combats se voyant épargné,
Il espérait survivre, — et l'aurait bien gagné! —,
Quand tout-à-coup, hélas, vraiment comme un rapace
La voleuse de vie auprès de lui repasse!...

Et cette fois par elle il est pris loin de nous!...
C'est un héros de plus; mettons nous à genoux,
Et demandons que Dieu, dans sa miséricorde,
A ce vaillant soldat la récompense accorde!...

Il était en effet de ceux qui, du devoir,
Passaient à l'héroïsme, humblement, sans le voir,
En défiant la mort, chaque jour, avec calme,
Quand il luttait pour nous, sans escompter la palme!...

Il allait au danger, en chrétien, noblement,
Sans désir de paraître, en soldat, simplement!
Aussi fut-il modèle à l'armée héroïque
Dont nous sommes si fiers en la chère Belgique!...

S'il a su nous défendre à son poste, au secteur,
Au ciel aussi sans doute il sera protecteur!
Prions, communions pour qu'il y soit donc vite,
Pour que Dieu l'y couronne ainsi qu'il le mérite!...



ANNEXES



Retour du Roi-Vainqueur!...

A Sa Majesté glorieuse Albert 1^{er}.

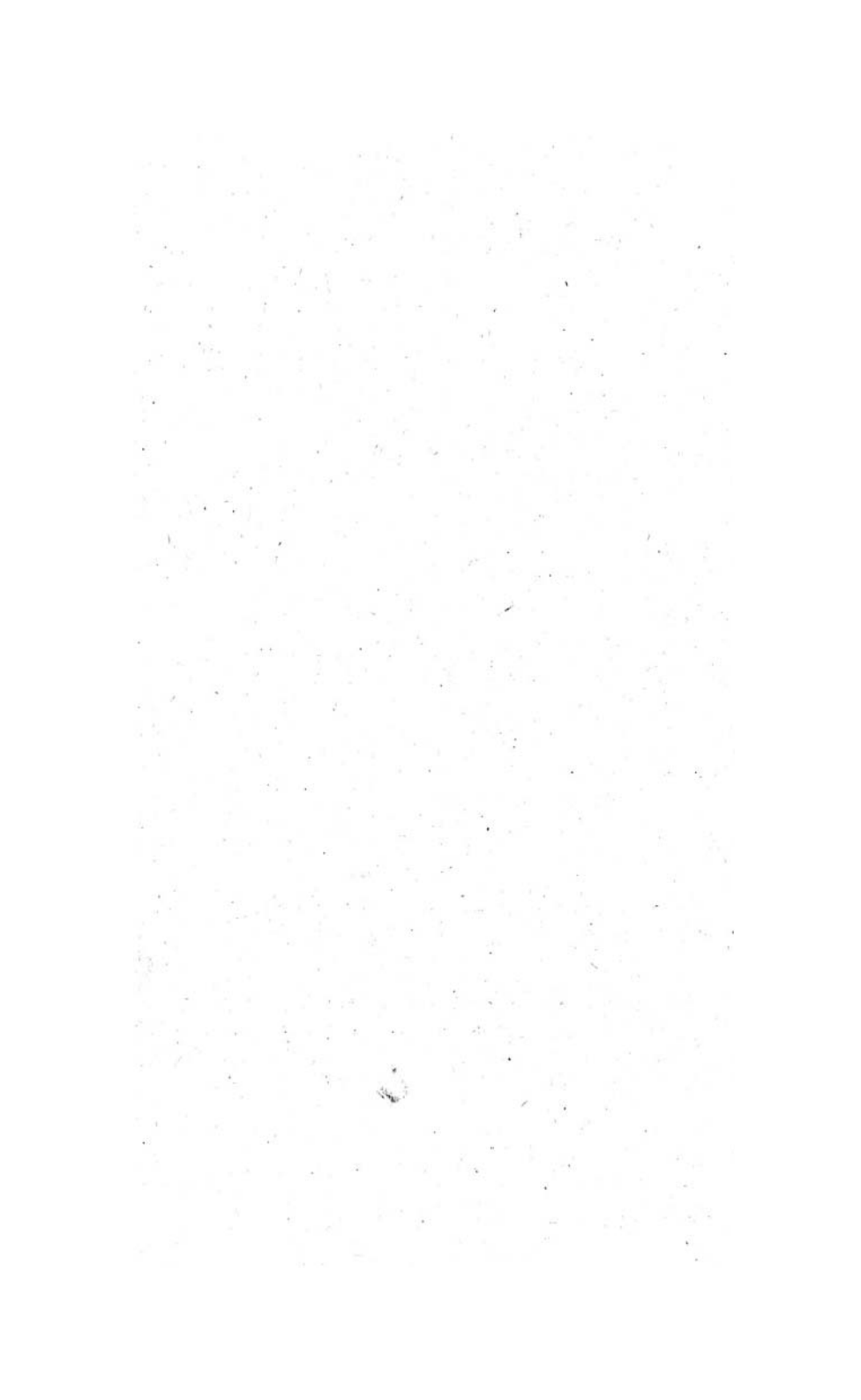
O Grand Roi-Chevalier, Toi qui fus magnifique
Et qui Te montras digne en cet instant tragique
Où, pour venger l'affront, d'un geste courageux,
Tu t'opposas, superbe, au Kaiser ombrageux,
Toi qui nimbas dès lors d'une immortelle gloire
La Belgique qui chante aujourd'hui ta victoire,
Ecoute les vivats, les acclamations
De Ton peuple admiré des nobles nations!...

* * *

Grand Roi, nous célébrons en Toi la grandeur d'âme,
Mais nous louons aussi ton bon cœur tout de flamme,
Celui-là qu'ont connu sur les bords de l'Yser
Tes beaux soldats vainqueurs des troupes du Kaiser!...
O Descendant des Preux sans peur et sans reproche,
Ecoute donc les cris poussés à ton approche :
« Vive le Défenseur héroïque du Droit!
« Vive Sa Majesté notre valeureux Roi!... »

* * *

Prince qui fais vibrer jusqu'en ses moindres fibres
Le cœur de Tes sujets qui de nouveau sont libres,
O Toi que l'on salue en vrai Libérateur
Du sol qu'avait souillé le vil profanateur.
Entends la voix d'un peuple épris de Ton courage
Qui vient de mettre un terme à son dur esclavage,
La voix du Peuple Belge, — à jamais indompté! —
Criant : « Vive le Roi, la Loi, la Liberté!... »



Illusions fauchées...

*A tous les Boches et Austres-Boches,
sans la moindre rancune...*

Ah ! ce qu'il jubilait, le soldat du Kaiser, —
Sur ce sujet lancé toujours des plus disert, —
Lorsque, son feld-webel en véritable boche
Lui ayant jusqu'au bord bien bourré la caboche...,
Il venait avertir, en homme très calé,
Que dans deux ou trois jours « ils seraient à Calais » !...

* * *

Et ce qu'ils jubilaient, les chefs qui voulaient boire,
Par avance et chez nous, « à la grande victoire »,
Celle qui permettrait, en un geste fort beau,
Sur les murs de Paris de planter le drapeau
De leur Seigneur et dieu, l'Empereur d'Allemagne,
Le seul digne bientôt que la gloire accompagne!...

* * *

Mais... ce qu'ils déchantaient, ces soldats... dégrisés,
Lors du refoulement, quand, de honte brisés,
Loin d'aller « nach Paris », ... par marches rétrogrades,
Ils regagnaient le Rhin en enlevant leurs grades
Aux chefs qu'ils accusaient de les avoir conduits
A la pire défaite où ils étaient réduits!...

* * *

Et ce qu'il déchantait, lui même, leur Guillaume
Qui jadis voulait mettre hors son petit royaume
Le grand Prince régnant que l'on appelle Albert
Et que l'on surnomma « le Vainqueur de l'Yser »,
Tandis qu'on maudissait, dans l'armée allemande,
Le vaincu détrôné qui fuyait en Hollande!...

Marvie, lors du repassage des troupes vaincues.



Salut à l'Epée belge!...

(SONNET)

A tous nos chers soldats.

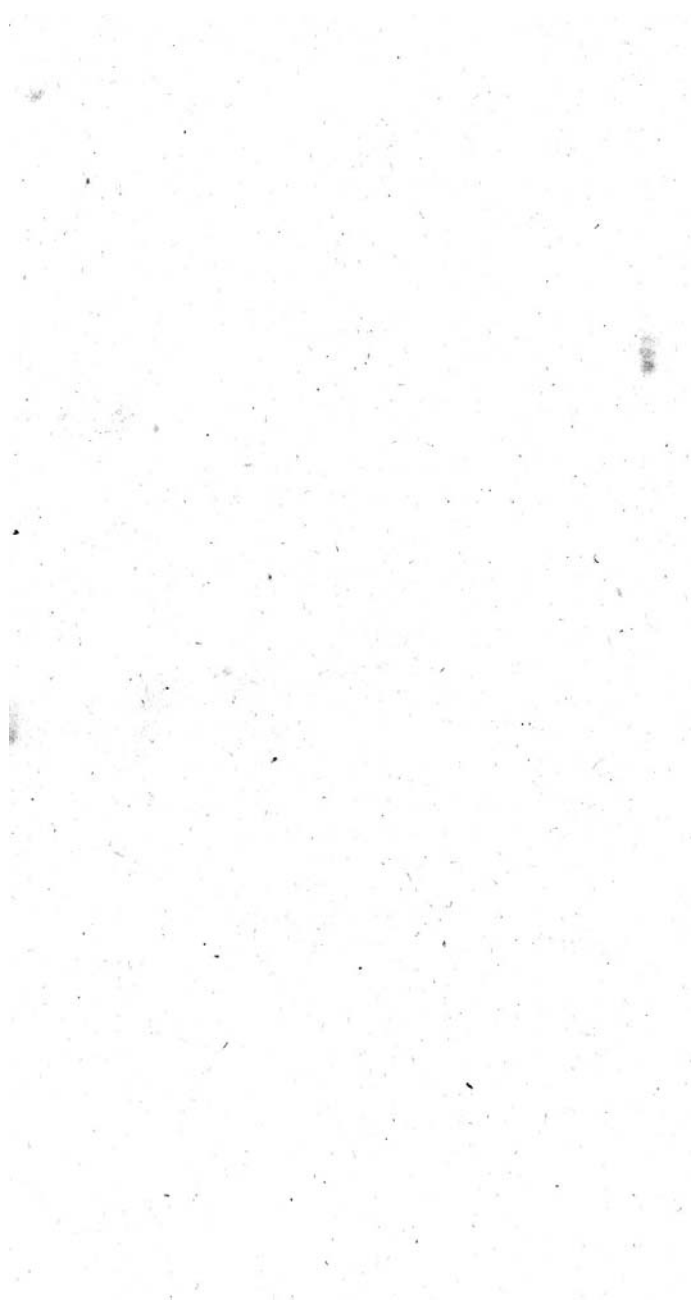
O toi qui nous posas parmi les grands Vainqueurs,
Toi même qui jadis octroyas la Victoire
A nos vaillants guerriers favoris de la gloire,
Nous te saluons tous, dans l'élan de nos cœurs!...

Oui, nous te saluons, symbole de l'honneur.
Toi qui souvent du reste, aux dires de l'Histoire,
Sus défendre le Droit sur notre territoire
Et nous donner la paix, la joie et le bonheur!...

Nous saluons en toi notre arme de défense,
Celle qui sut si bien venger pour nous l'offense
Qu'était pour le Pays la violation!...

Et comme désormais tu seras l'ennemie
De tout rival jaloux de notre Nation,
Nous saluons en toi notre plus grande Amie!...

Marvie, le 28 juin 1919, jour de la signature de la Paix.



A Monsieur l'abbé Victor Maréchal

Révérend Curé-Doyen d'Erezée

à l'occasion de son Jubilé de quarante ans de Prêtrise (1).

Ainsi qu'un faible écho d'une puissante voix...

Me sera-t-il permis d'oser pour une fois,

O Monsieur le Doyen, comme poète dire,

Nonobstant les défauts de ma très humble lyre,

Soit vos mérites vrais, soit vos grandes vertus?... —

Il en est parmi nous qui tantôt se sont tus,

Et ce modestement, préférant me transmettre

Un pouvoir absolu sans même se permettre

Rien qu'un petit conseil pour que ce compliment

Le mieux possible ainsi rende leur sentiment!

A ma muse chétive on croit trop de vaillance! —

Bien que des plus confu de cette bienveillance,

Bon gré mal gré je vais, — donc, Monsieur le Doyen,

En me basant sur elle; excusez le moyen, —

Vous dire, au nom de tous ces Messieurs, mes confrères

Ici présents, nos vœux et nos souhaits sincères!... —

Ce nous est, en ce jour de votre Jubilé

Tout du profond bonheur d'un nimbe auréolé,

Oh oui certe, un plaisir de vous donner un gage

Réel d'attachement!... Ce simple témoignage

Mêlé d'affection fera qu'à l'avenir

Ainsi nous serons tous à votre souvenir

Rappelés saintement par l'intermédiaire,

Excellent s'il en fut, de ce « Christ au calvaire »!...

Ce cadeau n'est-il pas en effet un présent

Habilement choisi, surtout au temps présent,

Alors que le canon fait entendre avec rage,

Là-bas dans le lointain, sa voix de gros orage

(1) A remarquer que la suite de chaque première lettre des cent quatorze alexandrins de ce toast en vers forme en acrostiche la dédicace ci après : « A Monsieur l'abbé Victor Maréchal, Révérend Curé-Doyen d'Erezée, le Prêtre saint, le Maître aimé, le Pasteur dévoué, nos compliments de Jubilé. » (Note de l'Editeur.)

Redisant à chacun, mais au prêtre bien mieux :
 En chrétien prends ta croix; souffre, mais sois pieux!...
 Vous, Monsieur le Doyen, vous êtes un modèle
 En cela pour nous tous! Et le simple fidèle,
 Rien qu'en vous regardant faire votre oraison,
 Est fort édifié! Ce n'est pas sans raison :
 Ne peut-on faire mieux que lorsqu'on s'approprie
 De son digne Pasteur la façon dont il prie?

Ce petit souvenir ainsi sera pour vous
 Une invite constante à bien prier pour nous! —
 Redisant vos vertus, mieux que je le puis faire,
 En termes éloquents, — pour lui chose ordinaire, —

De plus tellement beaux qu'on irait à l'emprunt,
 Oh! volontiers, chez lui..., Monsieur l'abbé Lebrun
 Y est allé tantôt de très jolies phrases
 En nous analysant dans le détail les phases
 Nombreuses, oui déjà, de votre fructueux

Dévoûment que l'on sait d'ailleurs affectueux!
 En un mot il montra votre long ministère
 Rayonnant chaque jour autour du Saint Mystère,
 Et souligna le zèle inlassable chez vous,
 Zèle au Cœur de Jésus qui doit être bien doux!...
 Encor donc que tantôt cette voix favorite
 Excellamment loua, non moins qu'il le mérite,

Le fond de votre cœur et pur comme un cristal
 Et bon comme doit être un cœur sacerdotal,

Permettez que je fasse à ces Messieurs paraître,
 Rapidement aussi, les vertus du bon maître
 En leur en indiquant comme un nouvel aspect
 Très capable à lui seul d'animer le respect!...
 Reconnaissance grande est qualité parfaite,
 Est-il dit quelque part! — En ce beau jour de fête, —

Si je ne l'avais point pourrais-je m'en vanter? —
 Aussi bien la voudrais-je en moi voir augmenter!
 Ici de gratitude, évidemment peu neuve,
 Ne vous étonnez pas de me voir donner preuve!... —
 Tandis qu'il vous faut faire, et non pas sans effroi,

Les premiers pas tremblants, mal assurés parfois,
 En le Saint Ministère, il vous faut un bon guide!

Monsieur notre Doyen fut mon soutien solide !
A toute heure quasi, je puis dire en tous temps,
Il dirigea mes pas depuis plus de quatre ans !
Très heureux de l'avoir en cela comme un père
Riche en conseils prudents, fasse Dieu que j'espère
Etre par lui jugé comme un bon fils soumis !... —

Assurément, Messieurs, il sera bien permis
Ici, pour n'oublier rien de ce qui concerne
Mon cher Supérieur, qu'à mon tour je 'discerne
En lui cette vertu de grande utilité :

Le zèle pastoral, sa propre qualité ! —
Encore théologue on le vit à Bastogne

Prêchant d'exemple à tous, actif à la besogne !
A ce bon surveillant, fait professeur un « brin »,
Son Evêque donna la cure de Wibrin !
Trop petite elle était ! Pour que le bien s'accroisse
Erezée est pour lui choisi comme paroisse !...
Un tel Pasteur avoir pour son Curé-Doyen
Rendit heureux ici chaque concitoyen !... —

Depuis donc quarante ans, du digne Jubilaire,
Et pour chacun très bon et pour tous tutélaire, —
Vous le savez, Messieurs, comme moi, n'est-ce pas, —
On vit toujours du bien les fleurs couvrir les pas !
Un tel complet succès n'a rien qui nous étonne.
Est-il si surprenant d'ailleurs qu'àme si bonne

Ne sème dans les cœurs que le grain vertueux ?... —
O Monsieur le Doyen, devant l'affectueux
Signe du grand respect qu'aujourd'hui l'on vous prouve,

Certainement votre âme, humble et modeste, y trouve
Occasion vingt fois de s'en fort offenser !...
Mais cependant, au risque encor de la blesser,
Permettez que le chant final de ce poème
Librement vous exprime un vœu de qui vous aime !
Ici je m'en vais donc aller droit en chemin !
M'imitant, que chacun prenant son verre en main,
En célébrant ainsi dignement cette fête, —
N'étaient d'autres soucis, que l'on dirait complète..., —
Tous en chœur, d'un seul geste et d'une seule voix,
Saluant très émus, mais très heureux ma foi,

Disent du fond du cœur ce que, l'âme bien haute,
En l'honneur de ce digne et de ce très cher hôte,

Je dis en votre nom, n'est-il pas vrai, Messieurs :

Unis pour demander que le grand Roi des cieux

Bénisse chaque jour notre heureux Jubilaire, —

! I semble bien bâti pour être séculaire! —,

Levons tous notre coupe à son plus grand honneur,

Et buvons tous ce verre à son complet bonheur!... »

Erezée, le 23 avril 1917.

M

Erezée à vol d'aréoplane

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, et pour situer la scène des exploits germaniques que nous avons rappelés, nous donnons ici un petit croquis des abords immédiats et réellement enchanteurs de ce chef-lieu de canton du nord de la province de Luxembourg qui fut le théâtre de la barbarie sans nom et de la vengeance aussi terrible qu'imméritée de cette soldatesque ennemie d'où émergeaient, par trop nombreux, les assassins brutaux et les vils incendiaires.

Nous avons pris cette description, — *summatim*, — de-ci de-là, comme en glanant, dans notre *Histoire d'Erezée* très longuement manuscrite, encore donc inédite, mais qui, un jour, fera peut-être aussi « gémir les presses » !...

* * *

Lorsque le voyageur, abandonnant à Melreux le train qui continue vers Liège, se dirige d'abord en tram vers Erezée, bien vite, au delà du village assez proche de Hotton, il jouit d'une vue magnifique, un peu semblable sans doute à celles qui se déroulent à tout moment sous les yeux enchantés des passagers qui peuvent excursionner de nos jours à bord de l'un ou l'autre aérobus moderne.

Mais ici il y a, je pense, — car je n'ai pas souvent pris place jusqu'à présent entre les biplans de vrais avions, — il y a, dis-je, cet avantage appréciable qu'à travers la vitre du compartiment ferroviaire la vue cinématographique des paysages, qui défilent comme à la revue, passe sous les yeux du spectateur un peu moins vite, ce

qui donne l'occasion d'en admirer bien plus à l'aise tous les jolis détails.

Au fur et à mesure en effet que cette sorte de petit funiculaire pas trop poussif escalade gentiment la forte rampe, bordée de précipices, qui le conduit vers le plateau supérieur, l'ascension devient de plus en plus charmante pour le touriste grand amateur de points de vue superbes.

C'est tout d'abord un immense panorama coupé, vers le milieu, par la pittoresque vallée de l'Ourthe s'enfuyant vers la Meuse. Ce sont, dans le lointain, les Hauts du Condroz se confondant à l'horizon avec la base de la coupole céleste.

C'est un semis de très nombreux villages comme enchâssés dans l'émeraude des champs fleuris où paissent, non loin de la lisière des bois qui leur font cadre, de fort tranquilles troupeaux ; minuscules agglomérats d'habitations champêtres qui semblent, vues de si haut ou de si loin, grandes à peine comme ces jouets que les enfants appellent « bergeries » et qu'ils aiment tant de voir aussi avec leur maisonnettes fraîchement peinturlurées, leurs vaches et leurs moutons ruminant ou broutant au pied de pins très peu sylvestres!...

Parmi tant d'autres, et vraiment sous nos yeux, c'est le tout coquet village de Ny qui se cache derrière le frêle rideau des quelques peupliers que la hache des Prussiens voulut bien épargner ; un vrai petit nid, au fond d'un gouffre, dissimulé dans la verdure... Puis c'est le village de Soy avec son église à haut clocher et son Sanctuaire dédié à Saint-Roch qui attire les plus grandes foules à son pèlerinage annuel du mois d'août ; ensuite, Fisenne avec son château-ferme et sa chapelle séculaire ; section paroissiale que l'on atteint et que l'on dépasse bien vite pour redescendre, à moins de deux kilomètres plus loin, mais à plus de cinquante mètres plus bas, après un tournant brusque de la voie au coude aigu qui

nous transporte illico, — joli changement de décors, — au creux d'une riantة vallée, au pied d'une colline verdoyante, au pont même d'Erezée.

Tandis, qu'après s'être reposé à l'arrêt fixe, tout en buvant à très longs traits, le petit tram reprend sa voie ferrée et se glisse en sifflant, tel un serpent, dans les grandes herbes des prés, vers Blier et Amonines, passez, là, devant vous, sur ce « Pont-Neuf » qui franchit, lui, en une seule enjambée, la très gentille rivière de l'Aisne !...

Et là donc, cher Touriste, qui êtes venu en ce plaisant pays pour en goûter, comme je le fis, la très belle poésie en même temps qu'en respirer l'air pur, oui sur ce pont déjà, je vous en prie, arrêtez un instant !

Du haut de ce travail d'art écoutez le ruisseau qui murmure sur son lit de cailloux qu'il entame !... Remarquez-le tandis qu'il se faufile emmy les prés en fleurs, entre les hautes graminées et les joncs élancés qui le bordurent !... Admirez-le, secouant, tout en la nouant au fil de l'eau, la longue chevelure des fines plantes aquatiques qui ondulent, ainsi que l'eau tranquille, au souffle quasi imperceptible d'une légère brise !... Essayez de distinguer des yeux quelque grosse écrevisse qui repose, sa coque verte, cuirassée, sur l'un ou l'autre bas-fond du rys ensoleillé !... Tâchez donc de poursuivre du regard la course ultra rapide de ses truites renommées qui passent et filent, comme des torpilles ; font escale un moment ; sautent parfois hors de l'eau d'un coup de leur flexible échine, dont on devine l'arc bien fait en voyant le croissant de leur corps émergeant en demilune ; mais qui piquent bientôt dans l'onde pour disparaître sous quelque pierre, quelque racine, avec l'insecte gobé, avec la... mouche qu'elles viennent de prendre... en faisant donc, avec brio et à l'air libre, cet exercice de haute volée !... Regardez tout au moins les nombreux petits vérons qui, en vous voyant, osent risquer un œil,

voire deux, à la surface polie de l'eau limpide tout en passant, pour respirer, par-dessus leur élément humide, le ruisselant périscope de leur curieuse tête, fendue, et d'outre en outre, d'une gueule bée très largement ouverte à l'instar de la pointe d'un délicieux cigare que deux petits coups de canif ont taillé en un double biseau!...

Voyez les légers papillons et les volages éphémères qui dansent ensemble, à fleur de flot, une courte sara-bande aux chants des gais oiseaux, au son des castagnettes des petites vagues bruyant en clapotis près d'une roche qui surplombe... Un long regard enfin sur ce charmant ruisseau qui s'enfuit tout au fond du ravin d'une sauvagerie aimable, à l'ombre des aulnes touffus qui font la haie sur son parcours au tracé capricieux, et qui inclinent leurs branches graciles, sans doute pour saluer son harmonieux passage qui laisse comme après lui une très douce impression de fraîcheur et de joie!...

* * *

Après avoir, en grande vitesse, tantôt, survolé le pays d'Erezée avant que d'y aborder, de nouveau, après un court arrêt, utilisé pour faire le plein d'essence, reprenons les airs sur l'aéroplane de l'imagination, mais à la douce cette fois, afin de pouvoir braquer tout à notre aise le kodac de notre observation de plus en plus précise, et de prendre du même coup, plus facilement, quelques clichés bien nets sur le village et la contrée immédiatement circonvoisine.

Nous partirons du centre et ferons par après aux alentours un long circuit, tout en restant au-dessus de la Commune, nous réservant même, si la pose est nécessaire, d'atterrir en vol plané sur les hauteurs des mieux en vue qui la bornent précisément aux quatre coins cardinaux! Nous aurons de la sorte une idée plus exacte de la topographie particulière de la localité et de ses environs.

Chacun donc à son poste !... Un coup de main, s'il vous plaît, pour mettre en marche l'hélice rapidissime de notre aviatic ! — C'est parfait : la voilà bien lancée !... A présent un coup-d'œil personnel au moteur : la mise au point semble régulière ! Maintenons droit le stabilisateur (1) ; voyons si les commandes fonctionnent toutes à souhait. Comme rien ne cloche, j'empoigne donc le volant ! Attention, tenons-nous bien !... Lâchez tout ! Adieu terre : nous décollons !...

* * *

Afin de décrire les plus jolis coups-d'œil panoramiques que l'on peut avoir du haut de nos petits Himalayas d'Ardennes, neigeux seulement, mais alors sérieusement, en plein hiver, — (quoique les vieilles cimes, des plus frileuses..., se couvrent pourtant encore parfois d'un épais bonnet blanc, de neige, par la bourrasque bien repassé et tout glacé, alors que, sur les gazons verts, tombent déjà, des nues..., comme pour venir brouter les jeunes pousses du printemps, ce que les ardennais surnomment les « veaux de Mars » ou les « biquets d'Avril » !...) —, afin de pouvoir admirer les plus beaux points de vue, que je me permets de recommander parce qu'à moi-même, plus de cent fois, ils m'ont fait trouver des charmes nouveaux à ce pays si cher, du centre donc d'Erezée piquons droit vers l'ouest, sur « la Hesse », —, non pas de Bochic —, mais de Fisenne... où nous atterrirons, si bon vous semble, à deux longueurs d'envergure de notre biplan, près de la chapelle dédiée à Notre-Dame de Lourdes.

Débarquons ; prenons la peine de nous asseoir, faisons tout comme chez nous, avec cette différence qu'en guise

(1) Le « manche à balais », comme disait élégamment « l'ass », chef d'escadrille, qui voulut bien me donner naguère quelque leçon de théorie à bord de l'appareil qu'il pilotait.

de chaises ou de fauteuils nous aurons là, à même le sol, émergeant, sinon à dessein, du moins fort à propos, des blocs solides de "poudingues", qui n'ont rien de commun, croyez-moi, avec les *plums* anglais de pareille consonnance, et qui ne sont pas, comme eux, formés de bons biscuits-cuillers, truffés de raisins secs et arrosés de rhum flambant, ou de crème froide..., mais qui sont des masses compactes de petits galets agglomérés, et dans l'ensemble desquels parfois, avec un brin de bonne volonté, on peut trouver la forme d'un siège, pas plus curule que cela, mais d'élection..., car il nous permettront de contempler, très bien assis, et en nous reposant sur eux, une vue qui vaut la peine qu'on s'y attarde.

Dans le fond en effet, là devant nous, ce sont les longs champs fleuris..., puis, sillonnant le val, les sentes parfumées... C'est l'Aisne qui susurre, piano, son agréable chanson tandis qu'elle déroule, sous les aulnes en bordure, le joli serpent de ses eaux qui arrosent, en méandres capricieux, cette vallée riante et franchement pittoresque, après avoir joué, plusieurs fois, à cache-cache sous les ponts de la route ou de la voie du tram, à côté de la gare et de son point d'arrêt !...

A gauche c'est "le Moulin Durdu", avec son biez limpide et sa grande roue qui tourne, alimentant, par la houille blanche, une vaillante dynamo de centrale électrique ! Plus loin, sur le versant d'en face, c'est "Nallogne", et ses rochers curieux... Ce sont les frais bosquets et leurs jolis sentiers comme tracés en corniche et qui mènent « Sous-le-Bois »...

A droite c'est le village de Blier avec son beau castel, propriété de Monsieur Charles Wilmart, et qui, jadis, faisait partie de la Seigneurie de Durbuy.

Au large, devant nous, tapi sur la colline, c'est Erezée qui s'allonge tout de son long, quasi paresseusement, sur la croupe de son beau mont fait de schiste. C'est le centre du village dont les toits bleus des propres

maisons sont encadrés par la verdure des arbres. C'est la gentille propriété de M. le Notaire Collette avec son parc aux mosaïques de fleurs variées, ses pelouses bien tenues, d'un vert très tendre, et ses grand arbres qui l'ornementent.

C'est l'église, assez vaste, avec sa tour de pierre que surplombe l'hémisphère d'un dôme de zinc, genre byzantin, lequel est surmonté lui-même d'une sorte de belvédère-lanterne ou campanile de bois crânement coiffé d'un petit casque, anti ou parapluie, qui sert en même temps de socle à une grande croix ornementée ; clocher typique qui s'élance assez haut vers les nues et dépasse de beaucoup les homes paisibles qui l'environnent et qu'elle garde, dirait-on, avec le soin jaloux qu'apporte, dans la campagne, le pasteur vigilant qui garde le troupeau calme qui broute autour de lui !...

* * *

Jouissons à notre aise de ce coup-d'œil charmant, puis remontons ensemble sur notre aéro complaisant, ranimons-en le moteur qui dort, lui, sans ronfler..., pour le faire ronfler sans qu'il dorme..., démarrons doucement, survolons « Bronhez », « Nallogne », et descendons, sans bois casser, à vol plané, sur le point culminant entre Erezée et la section d'Oster, à deux pas de l'endroit où ce rustique abri en forme de champignon avait été planté pour servir aux touristes d'ombrelle ou de parapluie, selon le temps, mais qui un jour, hélas, déraciné par une trombe cyclopéenne, a virevolté de face et s'en est allé, très piteusement, la queue en l'air, la tête en bas, mué d'un coup en lamenrable toupie qui s'en donnait, échouer, telle une épave sans intérêt, à cinq cents mètres au-delà,... sur le rivage désert du plus complet oubli !...

Pour le court trajet « la Hesse » — Oster, dans ces bonnes conditions, c'est l'affaire d'un instant, d'un clin-

d'œil, si toutefois on osait faire l'affront, ou le sacrilège quasi, de n'en fermer, ne fut-ce qu'un seul, pendant, ne fut-ce qu'une simple seconde, sur un pays si enchanteur!...

Nous y voilà déjà! Encore une fois, arrê't. Et, de nouveau, — très volontiers, n'est-ce pas? —, « tout le monde descend »!...

J'ai dit « très volontiers »? Mais oui! Jugez du reste par vous-même si, derechef, je me suis trompé de goût en choisissant, pour vous le présenter, ce petit point de vue.

On a devant soi, de quelque côté que l'on se tourne, un magnifique panorama dont on admire les merveilleux contours qui se dessinent au loin et dont les grandes lignes plaisent déjà dans leur ensemble.

C'est, au détail, et par de-là « Nallogne », par de-là aussi la vallée de l'Aisne et la campagne qui étale sous nos yeux l'échiquier de ses terres cultivées, la route bordée d'arbres et qui conduit, d'une part, vers Barvaux, laissant à droite, au-delà du « Pas-Bayard », le village de Wéris avec ses vieux dolmens et, au premier plan, à gauche, Oppagne qui dentelle l'horizon avec sa belle église dont le clocher échancre, en triangle sombre, le bleu du firmament; et, d'autre part, qui aboutit à Fisenne que domine son vieux château moyenâgeux dont les toits font le gros dos parmi tous les voisins et dont les deux grandes tours, — l'une ronde et l'autre carrée, — flanquent de leur masse imposante le bâtiment, moins vieux, qui les relie!...

Plus loin, par de-là le « Feray-Chêne » poussé tout tranquillement à la respectable altitude de 378 mètres, c'est Soy qui pointe vers le ciel, comme une pique, la lance du haut clocher de son église.

Devant nous, à l'instar d'un attelage à la daumont, c'est la suite des maisons d'Erezée qui s'en vont deux-à-deux, nous semble-t-il d'ici, sur la blanche route et vers l'église

paroissiale qui passe la tête, toute curieuse, comme pour mieux voir, par-dessus la belle frondaison des marronniers et des tilleuls de sa « place verte » !...

A l'étage supérieur de ce très vaste amphithéâtre, c'est, dans le fond et derrière Erezée, la section de Hazeille-Erpigny qui nous domine et nous surveille du haut de sa première loge !...

A notre gauche c'est une coupe immense, au creux de laquelle se réunissent les eaux de « l'Estinal » et du « Sadzot » qui baptisèrent deux des rians hameaux de la commune... ; jolie coupe, couleur des prés, veinée de stries gris-blanc formées par les grandes et les petites routes qui la sillonnent... ; sertie de ces pierres précieuses que sont, pour leurs chers habitants, les fermes, les métairies et les demeures d'Estiné puis d'Awez, de Briscol, de Sadzot et enfin de Clerheid.

Le tout comme emballé dans les feuilles des arbres de l'immense bois qui ne fait qu'un, semble-t-il, vu qu'il bordure entièrement, loin à la ronde, ce pittoresque paysage de notre Ardenne montueuse !...

* * *

Après nous être rassasiés de ce coup-d'œil de Basses-Alpes, donnons un peu d'essence à notre brave moteur, qui en a peut-être une vilaine soif..., remettons-nous sur la sellette... de nos sièges bourrés, entre les plans..., mettons à la voile notre nacelle aérienne..., décollons de nouveau, et, sans raté, espérons-le, jusqu'au bout, plaçons le cap cette fois, pour y aborder bien vite, sur les Hauts de Clerheid que je me permets de recommander, en appuyant, comme troisième poste d'observation superbe pour les touristes.

De là-haut en effet, plus que jamais, nous avons des vues larges..., dont une, même, porte les regards des presbytes à plus de vingt kilomètres en ligne droite, car, de là, on voit Maffe dans le pays de Ciney.

A gauche c'est le « Bois du Pays » qui fait comme une extérieure et haute palissade à ce cirque de montagnes que de là, très à l'aise, on contemple. — Sadzot et Briscol, Awez et Estiné semblent, tous les quatre, descendus dans l'arène pour lutter... de joliesse, tandis que, bien assis sur les gradins élevés, les regardent en curieux spectateurs : Clerheid donc où nous sommes, Erpigny qui, cette fois, nous laisse voir le clocheton de sa chapelle castrale, Erezée qui ramène vers son front, qui ruisselle au soleil, l'éventail déployé de ses blanches maisons, Oster enfin qui, tout seul et tout petit, se cache en partie, ort discrètement, sous la gaze du voile vert-tendre du « Baudrissart » en feuilles!...

* * *

Mais le temps irréparable s'en va, comme disait le vieux poète latin. Après une courte contemplation par conséquent... partons aussi!...

Survolons, rapidissimo, plaine, monts et vaux, rys, ruisseaux et rivières, sentes, chemins et grand'routes, tiennes, bosquets et hauts-bois..., transportons-nous sur la colline 387, tout à côté d'Hazeille. C'est la dernière étape de notre raid aérien, circulaire.

Mettons, tous, pieds à terre, au pluriel, car le contraire ici serait, par trop,... singulier!...

Asseyons-nous, sans gêne, parmi les genêts d'or, sur le moelleux tapis des bruyères mauves, et, sans nous approcher trop cependant, — car qui s'y frotte s'y pique..., — à l'ombre bienveillante de l'arbuste régional, un grand... houx vert... aux beaux fruits rouges, contemplons tout à l'aise l'ultime panorama!

A gauche, dans le lointain brumeux, ce sont les hauteurs condrusiennes; à droite c'est la Commune toute entière d'Erezée qui déploie sous nos yeux sa belle carte en relief pour nous en faire admirer sa facture détaillée où, vraiment, rien ne manque!...

Devant nous c'est la petite métropole qui égrène sur la route, en silence, le long chapelet de ses habitations. Plus loin, au delà d'Oster qui, non plus comme tantôt, alors que nous le regardions de Clerheid se cachant en partie derrière un rideau d'arbres, se laisse voir à présent tel qu'il est; c'est « Sawheux » qui rappelle d'ici aux pèlerins de Lourdes le Petit Jer, tandis qu'au second plan, et plus haut, le majestueux Mont-Fanzel, relevant la tête à 390 mètres, donne l'illusion d'un Grand-Jer où seule, le soir, manquerait la croix illuminée, toute rutilante des feux de mille ampoules électriques..., alors que l'église de ce village lointain évoque confusément, avec la flèche de son clocher pointu, la Basilique des Pyrénées !...

* * *

Ce sont là, je le répète, les « points-de-vue » qui, à mon très humble avis, vous donneront les plus belles échappées sur ce pays réellement tout plein d'un charme prenant et d'une douce poésie !...

* * *

Fallait-il donc que des Barbares, sans idéal noble et élevé, vinssent, de leur malpropre autorité, en des gestes maudits, lacérer ce tableau si joli...; en bouleverser toute l'harmonie...; en briser nette la régularité de vie, et y bannir la joie de par leurs attentats de toutes sortes contre l'honneur des gens, ou la sainteté des choses, ou la beauté des lieux, en perpétrant les homicides prémédités d'hommes, de femmes ou bien d'enfants, en multipliant les incendies volontaires de moissons, de bois ou bien d'habitations, en effectuant les enlèvements prévus d'hommes, d'animaux ou bien de matériels, tout comme en procédant, — signe évident de grande *Kultur* !..., — aux abattages systématiques de simples buissons décoratifs, de vieux troncs d'arbres séculaires ou bien de

forêts ancestrales, simple richesse et grand orgueil de notre pauvre mais chère « petite patrie », l'Ardenne!...

Fallait-il que l'Ennemi sans cœur vint teindre, du sang si pur de victimes si innocentes prises en ce coin de pays si paisible, les murs anciens, blanchis d'une chaux immaculée et les portes branlantes, peintes en vert-cru, de tant de vieilles et pacifiques demeures?...

Et fallait-il que l'Adversaire à tout jamais honni, y déchirant nos cœurs de Belges en même temps que l'Emblème de la Patrie, arboré là fièrement avant son arrivée mais descendu depuis, par ordre, le remplaçât, — oh, sans le savoir, — par les mêmes belles couleurs nationales, qui servirent comme de linceul, tout à la fois épouvantable et très glorieux, aux Brûlés-vifs et aux Martyrisés de Briscol, tandis que les Vaincus d'hier, promenant partout la torche de l'incendie, multipliaient partout aussi, avec le *Rouge* du sang des malheureuses victimes, le *Jaune d'or* de la terrible flamme et le *Noir sombre* de la fumée épaisse qui asphyxiait?...

Oui certes il le fallait, de par un des décrets de la divine Providence qui régit bien toute chose et devant lequel nous nous soumettons tous!

Il le fallait sans doute pour que le sang innocent des Nôtres assassinés, en giclant sur certaines portes du hameau, tel celui de l'agneau d'autrefois, épargnât d'autres deuils avec d'autres hécatombes!...

Il le fallait sans doute, pour que, tel le sang du Christ-Rédempteur, celui que les chers Suppliciés sur ce calvaire affreux, en ce moment versaient, comme nos soldats, pour la Patrie, obtint, par ce sacrifice suprême offert généreusement à Dieu pour nous, leur frères, que nous fussions rachetés de l'esclavage satanique de ces Boches démoniaques, et que nous assistions un jour à la Revanche définitive du Bien sur le Mal, et du Droit sur la Force Brutale!...

Il le fallait enfin pour que noble sang, répandu avec trop d'abondance, hélas, par les parjures homicides, retombât « sur eux et sur leurs enfants » au jour du grand Succès final, au jour glorieux de la Résurrection de la chère Patrie Belge, qui sortit de la mort plus belle et plus radieuse que jamais, tandis que les vils gardiens de notre Pays, dont ils firent notre tombeau, après avoir été tous terrassés, s'enfuyant vers leurs foyers ravagés et bouleversés par la faim et par la maladie, par la misère et la révolution, y rentraient, eux, tête baissée, honteux, veules et vaincus, tandis que nous, peu de temps après, — et grâce à Dieu, — le front haut, fiers et contents, nous assistions à l'apothéose magnifique de l'ascension de l'âme belge jusqu'au zénith de l'Honneur et de la Joie au jour venu de l'écrasante et de la complète Victoire!... (1).

(1) Chiffres des dégâts occasionnés par les Allemands dans les principales sections de la Commune d'Erezée, rien que, et uniquement, lors du passage des troupes en août 1914 :

Awez fr. 6.079.85; Briscoel fr. 188,254.40; Clerheid fr. 26.302.30; Erezée fr. 35,701.85; Erpigny fr. 15,111.10; Estiné fr. 5 751.95; Oster fr. 2,127.70; Sadzot fr. 4,867.95 Total fr. 234,197.10.

Ce bilan fut dressé au début de 1915. Depuis lors Erezée ayant continuellement été le siège d'une « Orts Kommandantur », on imagine qu'il y en eut d'autres.

Du reste dans ces chiffres n'entrent pas en ligne de compte les 12,000 francs de la rançon, les 2.500 francs d'amende pour fil télégraphique cassé, les 3,000 autres, non plus que le montant énorme des bons de réquisitions, des prestations militaires, ni des dégâts commis dans la maison bien meublée de M. l'avocat Lebeau, absent et que les Boches saccagèrent, après l'avoir pillée, croyant, paraît-il, qu'ils étaient là chez leur peu « Kamarade » M. le Vicaire..., chez qui d'ailleurs ils ont razziaé aussi, mais par après!...

Tableau d'honneur de la commune d'Erezée

1. — *Morts pour la Patrie ; comme soldats :*

1. Florent Courtois.
 2. Victor Leboutte.
 3. Michel Pierrard.
 4. Florent Garnir.
 5. Alphonse Gérard.
-

Extraits de leurs souvenirs mortuaires :

1. *Florent Courtois.*

Epoux de M^{me} Eva Soquette, soldat au 14^e de ligne, né à Erezée le 24 juin 1881, glorieusement mort pour la Patrie, à Seraing, le 6 août 1914.

« Mon pèlerinage est fini plus tôt que je ne pensais ; mais il est arrivé ce qu'il a plu au Seigneur ; que son saint nom soit béni.

» Epouse chérie, enfant bien-aimé, et vous parents, frères et sœurs, notre séparation a été aussi douloureuse qu'inattendue. Appelé inopinément à la défense de la Patrie, je n'ai pas eu la consolation d'aller vous dire adieu et vous presser sur mon cœur.

» J'ai couru où le devoir m'appelait. Et ce devoir, je l'ai rempli en bon chrétien, faisant au Seigneur le sacrifice de ma vie ; je l'ai fait en vaillant soldat, donnant mon sang pour le salut de la Patrie. J'ai remis avec confiance mon âme entre les mains de Dieu qui récompense le courage et la vertu. Adieu donc, à vous tous que j'aimais ; adieu chère épouse, répandez des larmes sur ma mort mais ne soyez pas inconsolable. Ce cher fils que nous aimions tant, je le confie à votre tendresse maternelle ; enseignez-lui l'amour et la crainte de Dieu ; suivez avec lui le chemin du Ciel où nous serons un jour réunis pour ne plus nous séparer. »

*
* *2. *Victor Leboutte.*

Soldat au 14^e régiment de ligne, né à Erezée le 5 février 1892, glorieusement mort pour la Patrie, à Duffel, le 10 septembre 1914.

« Adieu, très chers Parents, adieu bien-aimés Frères et Sœurs, au revoir chers Amis!... Je meurs, c'est vrai, mais je meurs pour mon Dieu, mon Roi et ma Patrie!... Je m'en vais consolé car je tombe sur le sol patrial, à l'ombre du drapeau, avec la grâce au cœur, les armes à la main, les yeux fixés au ciel!... « J'ai combattu le bon combat; ma mission, ici bas, est remplie (Saint-Paul). Je succombe volontiers pour vous tous; et ma dernière pensée s'est envolée vers vous!... Je pars fort résigné car j'ai toujours suivi les conseils de mon glorieux Patron : « soldat vous appartenez à Jésus, soyez lui très fidèle. Au ciel, pour vous, une couronne que ne se flétrira jamais, est préparée » (Saint-Victor). « Ne vous affligez donc pas, vous tous qui m'êtes chers, je quitte une vallée de larmes pour le royaume des cieux » (Sainte-Catherine de Sienne). Priez cependant tous pour moi. Une fois là-haut je prierai bien pour vous... Un temps encore et nous serons de nouveau réunis!... Adieu donc!... A bientôt! Dans le Ciel!... »

*
* *3. *Michel Pierrard.*

Fils unique d'une mère veuve!... Engagé volontaire en août 1914...! Soldat au 2^e régiment de ligne.

Né à Erezée le 25 février 1894, glorieusement mort pour la Patrie, à la Panne, le 1^{er} juin 1916, et inhumé le 3 juin au cimetière d'Adinkerke,

« Vous êtes tombé comme tombent les hommes vaillants devant l'ennemi. Et tout le peuple, à ces mots, redoubla ses pleurs. (II. Rois. III, 33-34.)

« Nous aussi nous pleurons tous au souvenir de la mort glorieuse du cher et regretté Michel Pierrard, parce que tous nous l'aimions.

» Il avait l'âme droite, le cœur bon et compatissant, le visage empreint d'une gaieté douce et sereine. Il était aimable et bienveillant envers tous. Aussi il n'avait que des amis.

» Non astreint par la loi au service militaire, mais courageux et dévoué patriote, il quitte spontanément sa mère, sa maison, son bien-être, pour aller défendre la Patrie; et après deux ans de combat, il tombe au champ d'honneur.

« Mourir à vingt-deux ans, s'immoler par un sentiment de foi religieuse en même temps que patriotique, donner sa vie quand elle s'offrait avec un long et brillant avenir : il y là un spectacle digne d'admiration et nous devons à ce courageux et regretté compatriote un large tribut de reconnaissance et d'honneur. Dieu qui aime les cœurs vaillants, lui donnera une belle récompense.

* * *

4. *Florent Garnir.*

Capitaine en second, 11^e, 2^e compagnie,

Chevalier de l'Ordre de Léopold,

Chevalier de l'Ordre de la Couronne,

Chevalier de la Légion d'Honneur.

Décoré des Croix de Guerre Belge et Française.

Né à Erezée le 25 février 1888.

Commandant de compagnie accompli, d'une bravoure remarquable et d'un absolu mépris du danger. Parti au combat le sourire aux lèvres et frappé en tête de son unité à Stadenberg, le 29 septembre 1918 et inhumé à la halte de Westroosebeke, conserva dans la mort cette sublime vision de la victoire qu'il avait fait passer dans l'âme de ses soldats.

Au front depuis cinquante mois.

« Et il mourut ainsi, laissant non seulement aux jeunes hommes, mais à toute la nation un grand exemple de courage dans le souvenir de sa mort. (Mach. 2. VI.)

» Le cher défunt avait reçu en partage une belle intelligence, une grande force de volonté, une exquise bonté de cœur, et il sut faire fructifier ces beaux talents. Par son travail, sa bonne conduite, il était parvenu au grade de capitaine; après quatre années de combat, il allait jouir de la victoire et un avenir glorieux lui souriait. Mais voilà que ces belles espérances s'évanouissent, il tombe... mais il tombe en héros; héros du devoir, toujours fidèle à la consigne pendant quatre années de guerre; héros de patriotisme, prêt à tous les sacrifices pour la Belgique et son roi; héros de la bravoure militaire, toujours intrépide au milieu des dangers et en face de la mort, et tombant les armes à la main. Ce fut une mort glorieuse mais aussi une mort précieuse devant Dieu; car s'il fut vaillant soldat, il fut aussi fervent chrétien. Il meurt dans les sentiments de piété et d'espérance que ses parents lui avaient inspirés.

» C'est en présence de la mort que son âme se révèle noble et généreuse. Est-il besoin de dire qu'un cœur si magnanime aimait ses soldats et qu'il en était aimé, et que tous les survivants de sa compagnie l'ont pleuré.— Sa vie méritait d'être couronnée d'une telle mort. »

*
* * *

5. *Alphonse Gérard.*

Sous-lieutenant, 3^e chasseurs à pieds.

Epoux de M^{me} Marie Stoffe, né à Briscole le 27 avril 1871, mort à Neuilly-le-Vendin, le 1^{er} octobre 1918 et inhumé à Neuilly le 3 octobre.

« Chrétien convaincu, il était avant tout l'homme du devoir; et sa vie fut exemplaire.

» Epoux modèle, père tendre et dévoué, il ne vivait que pour le bonheur de sa famille.

» Il avait consacré sa vie au service de la patrie dans la carrière militaire, et pendant ces dernières années de guerre, il luttait vaillamment avec ses compagnons d'armes, pour la liberté et la délivrance⁽¹⁾ de son pays et avec eux il allait jouir de la victoire; bientôt il allait trouver au sein de sa famille le repos d'une retraite bien méritée. Mais voilà qu'un mal qui ne pardonne pas, l'enlève à l'affection des siens et emporte du même coup ses plus belles espérances. Après une vie consacrée au devoir, il aura mérité la grâce d'une mort chrétienne. Si Dieu lui a refusé ici-bas la joie et le repos de la retraite, il lui a donné à la place le repos et la gloire des élus. »

II. — Morts à la suite de l'incendie de Briscol.

Nous donnerons ci-après la liste des maisons brûlées par ordre, — du moins il s'en vanta bien haut le jour même à Fisenne, — du Colonel Comte von Mandelsöh, du 106^{me} régiment d'infanterie de Leipsig (1).

C'était le 20 août 1914. Soit disant parce qu'on avait tiré sur les troupes de passage (2), on mit le feu à dix-sept maisons de Briscol et à deux de Clerheid, sections de la commune d'Erezée. La plupart des habitants furent blessés, mais encore tirait-on sur eux!... C'est ainsi que furent blessés :

1° M^{me} Henri Saintviteux (au bras);

2° M^{me} Colas-Depierreux (à la jambe);

3° La petite Marie Colas, âgée alors de 13 mois, fille de la précédente et qui, alors que celle-ci la portait dans ses bras, reçut comme elle une balle, mais dans un pied.

(1) Il est évident que nous laissons à ce matamore peu discret toute la responsabilité de sa dangereuse vantardise.

(2) L'éternel refrain : *Man hat geschossen!* (on a tiré). Au vrai, ils ne mentaient jamais..., le pronom "on", — très indéfini — remplaçant bien souvent... "les Allemands",.

D'autres habitants, hélas, furent tués : Ce sont :

I. — Non loin de chez eux, à Briscol :

1° M. Arthur Mawet. Paralysé des deux bras, il fut tué à bout portant pour n'avoir pas répondu à l'injonction de : « mettez tous bras en l'air!... »

2° M. Jules Lambert. Greffier de la Justice de Paix d'Erezée. Abattu d'un coup de feu à deux cents pas de la maison paternelle, son cadavre fut jeté par les Allemands dans le brasier de la maison en flammes de M^{me} Veuve Célestin Petit, à 300 mètres plus loin.

II. — Moururent brûlés-vifs à Briscol :

1. M. Hubert Orban-Seleck;
2. Son fils, M. Nestor Orban;
3. M. Alexandre Mawet.

Ils s'étaient terrés dans la cave de la maison Orban qui leur servit de tout premier tombeau!...

4. M^{lle} Clémentine Ponsard.

Pauvre victime qui avait cru trouver un refuge assuré... dans le tas de foin de son grenier qui fut incendié!...

III. — Habitants de Briscol fusillés à Heure-en-Famenne, le 21 août 1914, sous de faux prétextes :

1. M. Nicolas Collas-Breuskin;
2. M. Libert Godart-Grandjean;
3. M. Léon Devahive;
4. M. Evrard (venu de Lierneux).

*
* * *

A propos de ces fusillades, la « Gazette de Marche » donnait, dans ses numéros des 17, 24 et 31 août 1919, le récit suivant très bien circonstancié :

« Le jour même de leur arrestation, les prisonniers de Briscol furent emmenés à la suite des troupes au village de Soy, à environ huit kilomètres.

Ils furent logés dans la cour de l'école.

La Providence leur avait préparé à cette première station de leur dur calvaire la rencontre d'un homme de cœur qui sut leur procurer le réconfort moral dont ils avaient besoin.

M. le Curé de Soy, un vénérable vieillard, intervint courageusement auprès des chefs des soudards et leur demanda l'autorisation de porter les secours de son ministère aux malheureux prisonniers dont la situation avait ému d'une profonde pitié son cœur paternel.

Il plaida et obtint de leur parler pendant quinze minutes.

Il profita de la permission pour encourager ces innocentes victimes de la barbarie, pour entendre leur confession et les préparer tous ensemble à la mort.

Mais M. le Curé de Soy, déjà avancé en âge, était atteint d'une maladie de cœur.

L'émotion qu'il éprouva à la vue de tant de malheur lui porta un coup qu'il n'eut pas la force de supporter. Quelque temps après, il mourait. On peut dire que lui aussi fut une victime des brutes du Kaiser.

* * *

De Soy à Heure.

Le vendredi, 21 août, les soudards se mirent en route pour Heure, où ils devaient faire halte.

Ils emmenaient avec eux leurs quinze captifs qu'ils avaient fait monter sur un chariot.

A Noisieux, au milieu d'une prairie, ils tinrent séance du conseil de guerre.

Accusés d'avoir tiré sur les troupes, les prisonniers de Briscol furent jugés sans avoir été entendus. Quatre d'entre eux furent condamnés à mort.

Les victimes, qui n'étaient d'ailleurs pas désignées, devaient être fusillées au village voisin, Baillonville, dans le jardin du fermier Labouille.

Toutefois, celui-ci obtint que sa ferme ne serait pas souillée par une pareille scène de carnage.

Sur ce, le cortège se remit en marche pour continuer sa route vers Heure.

* * *

A Heure-en-Famenne. — Cruelle attente de 12 à 18 heures.

C'est le 21 août, vers midi, que les pauvres captifs arrivèrent à Heure, après un pénible voyage d'environ quinze kilomètres.

Pendant quelque temps ils restèrent sur la grand'route, toujours solidement liés ensemble au moyen d'une forte corde.

Ils furent ensuite conduits dans la cour de l'école des garçons.

Là, les soldats qui les accompagnaient permirent à la population de leur apporter quelque ravitaillement : une petite tartine et un peu d'eau. Quelques-uns mangèrent, la plupart n'en eurent pas le courage, ils refusèrent toute nourriture.

Toutefois il était sévèrement défendu aux habitants d'Heure de leur adresser la parole.

Pauvres prisonniers! ils vivaient depuis vingt-quatre heures sous l'appréhension de la mort et de quelle mort! A tout moment, leurs bourreaux leur répétaient qu'ils seraient tous fusillés.

Mais, ignorant complètement le simulacre de jugement qui s'était fait à Noisieux et la condamnation à mort portée contre quatre d'entre eux; forts d'autre part de leur innocence absolue de tout attentat contre la sûreté des troupes allemandes, ils se raccrochaient à la vie et prenaient les propos de leurs gardiens pour des menaces terrifiantes certes, mais qui pouvaient bien ne pas être mises à exécution.

Ils restèrent ainsi ballottés entre l'espoir et la crainte jusqu'à 18 heures.

* * *

L'instant fatal.

18 heures, ce fut pour ces cœurs angoissés et transis l'heure fatale.

Il leur fut signifié que le conseil de guerre envisageait une répression et demandait quatre victimes.

Quatre victimes et ils étaient quinze accusés!...

Quelles allaient être ces victimes? Qui donc allait être immolé! Ils étaient quinze, l'un n'était pas plus coupable que l'autre, ils étaient tous innocents.

Ce fut le hasard qui désigna les martyrs.

On représente la Justice sous les traits d'une femme portant un bandeau sur les yeux : c'est pour signifier qu'elle est aveugle et ne fait point d'acception de personnes. Le symbole est beau et consolant : il représente d'une manière sensible l'impartialité qui préside aux arrêts de la justice.

Si l'on veut un jour représenter la justice telle que l'entendent les Boches, nous demandons qu'on la montre sous les traits d'un monstre grimaçant sous un casque à pique et décidant de la vie et de la mort des accusés au moyen de dés ou de billets de loterie.

Car ces monstres ont choisi leurs victimes en tirant au sort. On a retrouvé les billets qui ont servi à cette satanique loterie. Nous avons travaillé à nous les procurer : malheureusement, ils ont été détruits.

Oh! que nous regrettons aussi de ne pas connaître le nom de la brute galonnée sur la conscience de qui, — s'il a une conscience, — pèse le fardeau de ce quadruple assassinat de victimes innocentes et d'êtres sans défense.

* * *

L'acte de condamnation.

Pendant que l'on donnait aux prisonniers la connaissance des quatre noms que le sort avait désigné parmi eux pour être les victimes, un général et quelques officiers rédigeaient, en langue allemande, l'acte de condamnation.

A ce moment, M. l'Abbé Wathy, curé d'Heure, vint supplier ces êtres — que l'on appelle officiers et que nous ne pouvons nommer autrement que des monstres, — de vouloir accorder la vie sauve aux quatre condamnés, ou tout au moins à l'un ou l'autre d'entre eux.

Son cœur dut bien saigner, son sens de la justice dut bien se révolter quand il s'entendit répondre : « Le cas est trop clair : pas de pardon ; les lois de la guerre sont formelles en la matière ! »

« Le cas est trop clair ! » Pourquoi donc ces soi-disants juges refusèrent-ils de faire droit à la demande qui leur fut adressée aux fins d'obtenir, pour être conservée dans les archives communales, la copie du jugement ?

S'ils avaient eu la conscience d'avoir rendu un jugement juste, leur intérêt ne leur commandait-il pas de laisser entre les mains de l'autorité belge un acte qui aurait été notre propre condamnation. Car ce papier, s'il avait porté l'indication des preuves qui avaient édifié la conscience des juges, était de nature à nous fermer la bouche quand nous aurions voulu crier à la face du monde : « Les Allemands nous accusent d'avoir armé des francs-tireurs : ils mentent ! »

Et la condamnation des habitants de Briscole, la preuve qu'ils avaient contrevenu aux lois de la guerre, seraient restées pour les siècles à venir entre les mains du magistrat communal d'Heure !

Le geste de refus des singuliers justiciers qu'enfante la Bochie ne nous laisse qu'un argument de plus pour leur lancer à la face l'accusation d'assassinat dont jamais ne se lavera leur race honnie.

* * *

L'autorité communale doit participer à la tragédie.

Laisser à l'autorité communale copie du jugement portant une sentence de mort à exécuter sur son territoire ne convenait pas aux modernes Nérons.

Mais avec une hypocrisie qui n'a d'égale que leur barbarie, ils eurent l'inconscience de pousser, — parce que cela ne pouvait plus les gêner, — le respect des formes jusqu'à exiger que le chef de la commune d'Heure assistât à l'exécution en qualité de témoin officiel.

La brute galonnée que l'on appelait général fit donc mander à cette fin M. le bourgmestre Nestor Nutal.

Obligé en ce moment, comme il l'avait déjà été plusieurs fois, de chercher à satisfaire les exigences des faméliques et voraces guerriers germains qui réclamaient viande, œufs, beurre et autres vivres, M. le bourgmestre était absent et ne put être touché par l'ordre qui l'appelait à la pénible mission de voir fusiller quatre de ses compatriotes.

Il fut suppléé par le premier échevin, M. Gustave Modave.

* * *

La montée du Calvaire.

Les soldats allemands ayant été rassemblés, la garde amena devant eux les quatre condamnés à mort.

Le lieu choisi pour l'exécution est un terrain appartenant à la Fabrique de l'église d'Heure; il est situé en dessous de la gendarmerie à quelque cent mètres des dernières habitations.

Pour ceux qui connaissent le village d'Heure, la situation de l'école des garçons où étaient retenus les captifs et celle du terrain où fut consommé leur assassinat, ils ne manqueront pas de faire un rapprochement entre la montée du Christ au calvaire et la dernière marche des quatre malheureux condamnés de Briscot.

Comme le Christ, ils eurent à gravir la pente d'une colline au haut de laquelle ils pouvaient voir l'endroit réservé au terme de leur martyre.

Comme le Christ ils eurent leur cortège. Oh! ce cortège, ce lugubre cortège, ceux qui l'ont vu n'en perdront jamais le souvenir!

Un peloton d'officiers au milieu desquels se trouvait l'aumônier militaire, marchait en tête. Ils étaient fiers comme s'ils avaient sauvé leur Germanie.

Derrière, venaient les quatre victimes entourées d'une bonne cinquantaine de soldats portant, les uns le fusil baïonnette au canon, les autres les instruments qui devaient servir à l'inhumation des cadavres bêches, hoes, pelles!...

Et c'est au milieu de cet appareil lugubre que nos malheureux compatriotes durent se rendre au lieu de leur supplice.

Des larmes jaillissaient de leurs yeux, mais leur cœur ne défaillit pas un instant. On le vit à leur marche assurée; ils portaient haut la tête.

Si les Allemands ont fait cela pour se payer le barbare plaisir de voir mourir des Belges, ils ont vu qu'ils meurent en braves!

* * *

Les préparatifs du crime.

Sept ou huit minutes suffirent pour amener les condamnés au sommet de leur calvaire.

Là, ils entendirent la lecture de leur sentence de mort; ils l'écoutèrent avec calme. L'un d'eux toutefois ne put contenir sa trop juste indignation. Par deux fois, il lança à la face de ses bourreaux l'épithète de « Brutes », qui n'arracha d'ailleurs pas à leur indifférence ces monstres inconscients.

Monstres sans cœur aussi. Leur aumônier ignorait presque complètement la langue de ces pauvres victimes. Lui seul pourtant à l'exclusion du curé d'Heure, fut admis à les préparer à la mort. Il ne put leur faire entendre en ce moment suprême un mot de consolation et d'encouragement. Avec beaucoup de difficulté, il leur lut une formule d'acte de contrition, puis leur donna l'absolution générale.

Et pendant ce temps, — ô raffinement de barbarie! — des soldats creusaient les fosses; d'autres arrachaient des fils barbelés aux clôtures des champs, puis ayant bandé les yeux des condamnés, ils lièrent ceux-ci aux pieux de clôture au moyen des fils ronces qu'ils venaient d'arracher.

* * *

L'assassinat.

Vingt-quatre fusils furent braqués sur les victimes. Au commandement d'un chef, les armes détonnèrent. C'en était fait; le crime était consommé!

Les « francs-tireurs » de Briscot, — deux vieillards presque octogénaires et un pauvre d'esprit!... — avaient payé de leur vie une atteinte imaginaire ou imaginée à la sécurité des invincibles armées teutoniques! O Allemagne, sois fière de tes soldats!

* * *

Leur culture et le respect de la mort.

Détachés des pieux auxquels les retenaient leurs liens de fil barbelé, les corps des victimes furent jetés sans cercueils dans les fosses qui avaient été préparées, — fosses rudimentaires : elles étaient profondes de quelques décimètres à peine!... Quelques pelletées de terre les recouvrirent.

Les Allemands étaient vengés. Aussi c'est en causant, en riant, en chantant!... qu'ils revinrent parmi la population épouvantée et écoeuvée.

Plus nobles sont les sentiments des habitants d'Heure. Elle tient presque pour sacré le champ des martyrs.

Pendant bien longtemps on n'en vit aucun d'eux s'approcher de l'endroit où avait coulé le sang des premières victimes de la barbarie cultivée.

Aidée par les parents des victimes et avec le concours de personnes charitables, la Commune d'Heure se dispose à ériger un monument commémoratif à l'endroit où reposent les corps des fusillés.

Pour vous, chers lecteurs, s'il vous arrive un jour de visiter la charmante petite localité d'Heure-en-Famenne, ne manquez pas de faire un pèlerinage à ce monument et de déposer une prière sur la tombe de ces martyrs obscurs : ce sont des frères « morts pour la Patrie! »

Oui, qu'on l'élève ce monument; qu'on le fasse solide comme le roc, qu'on le fasse durable comme l'airain afin qu'en invitant les générations qui se succéderont à prier pour ceux dont il abritera les cendres, il leur apprenne à aimer la Patrie rachetée par le sang des victimes innocentes; afin qu'il apprenne aussi à nos plus arrière-neveux à se « souvenir! »

A la suite du Conseil de guerre (1) de la nuit du 18 au 19 août 1914, — au cours duquel M. l'abbé Maré-

(1) Tenu à minuit et quart à l'Hôtel de Belle-Vue, sous la présidence du général Wagner, de la 88^e division d'infanterie, 11^e corps d'armée, qui avait, entre autres assesseurs, le commandant de place de ce jour à Erezée, le major von Selle, commandant du III^e bataillon d'infanterie, régiment n° 96.

chal, doyen, et M. l'abbé Marquet, vicaire, sous prétexte d'un prétendu attentat (qu'on ne sut pas prouver) contre la sentinelle de garde devant le quartier-général, furent condamnés à payer dix mille marks et M. le Bourgmestre Philippe Delneuve envoyé en Allemagne pour un mois. Le premier magistrat de la commune, expédié de fait sur Saint-Vith dès le 19 août, y mourut le 21 du même mois. Dans quelles circonstances, — mystérieuses peut-être, — Dieu sait !... (1).

Ce décès porta donc à dix le nombre de civils de la commune d'Erezée qui succombèrent victimes des violences des Allemands lors du passage des troupes ennemies en 1914. (2)

(1) Voici l'acte de décès que nous reçûmes à Erezée le 8 octobre 1914. (Traduction).

« Acte de décès
No 25

St-Vith le 22 août 1914.

Le Directeur du Lazaret fait savoir que le Bourgmestre d'Erezée, Philippe Delneuve, âgé de 74 ans, de religion catholique, domicilié à Erpigny, royaume de Belgique, né à Erpigny (parents du défunt inconnus) est mort à St-Vith dans le Lazaret précité le 21 août de l'an 1914 à 10 h. du soir (heure allemande).

L'officier de l'Etat civil

(s) Bougaerts.

Pour copie conforme à l'original inscrit au registre des décès à St-Vith.

St-Vith, le 29 septembre 1914.

Pour l'officier de l'Etat civil.

L'adjoint,

(s) Fouk. »

(Sceau de la Commune).

(2) Maisons incendiées par la volonté criminelle de l'invasisseur en la commune d'Erezée le 20 août 1914:

I. A Briscol :

Celles de MM : 1. Alphonse Lambert. — 2. Veuve Gaspar Devahive-Breuskin. — 3. Nicolas Colas-Breuskin. — 4. Joseph Gérard, charpentier. — 5. Léon Gérard. — 6. Joseph Remy, fermier à Manhay (occupée par Louis Jacoby, de Vaux-Chavanne. — 7. Léon Lambert-Devahive, (occupée, au passage, par les enfants Devahive. — 8. Ponsard, Remy, Joseph et Clémentine. — 9. Jules Henrottin-Julien. — 10. Hector Colas-Depierreux. — 11. Veuve Célestin Petit (Victoire Haot. — 12. Godart-Grandjean. — 13. Hubert Orban-Soleck. — 14. Henri Saintviteux-Orban. — 15. Joseph Saintviteux-Orban. — 16. Maison inhabitée, située au lieu dit „ les Vieux-Prés „, et appartenant à Joseph Gérard. — 17. Maison provenant de Louis Breuskin.

II. A Clarheid :

Celles de MM : 1. Hubert Thiry-Devahive. — 2. Henri Depierreux.

III. — Militaires de la commune d'Erezée qui ont pris part à la Grande guerre

NOMS	PRÉNOMS	ORIGINE	QUALITÉ	Classe	RÉGIMENT	
MM. Baonville Collin	Alfred	Erezée	Gendarme			Pris à Bioul en août 1914 Prisonnier en Allemagne à Solttau.
	Noël	Erpigny	Abbé-brancardier			
Compère	Victor	Briscol	Soldat	1910	13 ^e de ligne	
Courtois	Florent	Estiné	»	1901	14 ^e	Mort au champ d'honn.
Courtois	Léopold	Erpigny	»	1907	13 ^e	Capt. à Narnant (France) le 24 août 1914 Prisonnier en Allemagne à Salzwedel.
Craisse	Léopold	Hazeilles	Gendarme			Inval. du fort de Loncin. Prisonn. en Allemagne à Parchim.
Craisse	Nestor	»	Religieux-brancard.		14 ^e infanter.	
Crépin	Léopold	Estiné	Soldat	1906	art. de fort.	
Delvaux	Léon	Erezée	Sous-officier	1900	»	
Delvaux	René	Hazeilles	Instituteur-brancard.	1907		
Dory	Léopold	Prangeleux	Soldat	1909		
Dory	Marcel	»	Volontaire	1914	5 ^e infanter.	Capturé à Ramsappelle. Prisonnier en Allemagne à Wahn.

NOMS	PRÉNOMS	- ORIGINE	QUALITÉ	Classe	RÉGIMENT	
MM. Devahive	Emile	Erpigny	Soldat	1907	13 ^e de ligne	Capturé à Bioul (Août 1914). Prisonnier en Allemagne à Soltau.
Devahive	Jules	Clerheid	"	1899	1 ^{re} artillerie	
Evrard	Victorien	Erezée	"	1902	14 ^e de ligne	Interné en Hollande à Amersfoort.
Freité		"	"			
Gallas	Thomas	"	"	1899		Prisonnier en Allemagne Mort au champ d'honn.
Garnir	Florent	"	Capitaine		11 ^e de ligne	
Gaspar	Camille	"	Sous-offic. gendarme			
Gaspar	Joseph	Estiné	Sous-officier	1906	13 ^e de ligne	
Gaspar	Yvon	Erezée	Volontaire. Sous-off.	1913	"	
Gérard	Alphonse	Briscol	Sous-lieutenant		3 ^e chass. à pied	Mort au champ d'honn.
Godart	Léopold	"	Lieutenant			
Grégoire	Jules	Erpigny	Soldat	1899	13 ^e de ligne	Interné en Suisse.
Houssa	Emile	Hazeilles	"		18 ^e artillerie	
Julien	Lucien	Clerheid	"	1907	2 ^e carabin.	Prisonnier en Allemagne à Giesen.
Lambert	Ariste	Briscol	Gendarme			
Lambert	Lucien	"	"			
Leboutte	Alphonse	Erezée	Volontaire	1914	22 ^e de ligne	

NOMS	PRÉNOMS	ORIGINE	QUALITÉ	Classe	RÉGIMENT
MM. Leboutte	Victor	Erezée	Soldat	1912	14 ^e de ligne
Lomrée	Yvor	"	"	1905	13 ^e " "
Maréchal	Albert	Erpigny	"	1911	19 ^e " F. M.
Mawet	Edmond	Erezée	"		Génie
Mawet	J.-Joseph	Briscol	"	1907	13 ^e de ligne
Mérenne	Alfred	Clerheid	Gendarme		
Mérenne	Jules	"	Soldat		Artill. F. L.
Pierrard	Michel	Erpigny	Volontaire	1914	2 ^e de ligne
Saintviteux	Victor	Briscol	Gendarme		
Soreil	Arsène	Estiné	Religieux-brancard.		
Thirion	Jules		Soldat		Artill. de fort.
Vierset	Léon	Erezée	"	1903	Génie
Vierset (1)	Lucien	"	Volontaire	1917	Interné en Hollande à Zeist.

(1) Ce vrai patriote fut pris au passage de la frontière hollandaise et envoyé en Allemagne. Il s'en échappa bientôt et passa au front par la Hollande et l'Angleterre. Il y fit bonne contenance jusqu'à la fin de la guerre. Honneur à ce vaillant !

IV. — Liste des otages de la commune d'Erezée en 1914

NOMS	PRÉNOMS	QUALITÉ	DATE D'ARRESTATION	LIEU DE DÉTENTION	CONDAMNATION
MM. Colas	Hector	Cultivateur	Briscol, 20 août	Heure (Famenne)	3 jours
Colas	Nicolas	»	»	»	Fusillé
Collin	Nestor	Lieut. de garde civiq.	Erpigny, 20 août	Erpigny	3 jours
Compère	Achille	Cultivateur	Briscol, 20 août	Heure	Fusillé
Devahive	Léon	»	»	»	»
Delneuvillle	Philippe	Bourgmestre	Hazeilles, 18 août	St-Vith (Allem.)	1 mois en Allemagne où il mourut
Dumoulin	Fortuné	Echevin	Aisne s/Fisenne, 27 février 1915.	Fisenne	1 nuit
Eyard	N.	Etrang. à la commune	Briscol, 20 août 1914	Heure	Fusillé
Gaspar	Edouard	Cultivateur	Estinè, 20 août 1914	»	3 jours
Gaspar	Alphonse	Secrétaire communal	Erezée, 27 février 1915	Fisenne	1 nuit
Gérard	Victor	Cultivateur	Briscol, 20 août 1914	Heure	3 jours
Godart	Libert	Sous-off. gend. pens.	»	»	Fusillé
Gustine	Emile	Cultivateur	Awez, 20 août 1914	Awez	1 nuit
Gustine	Henri	»	»	»	»
Gustine	Victor	»	»	»	»
Henrottin	Jules	»	Briscol, 20 août.	Heure	3 jours
Jérôme	N.	Colporteur	»	»	»

On pourrait ajouter à ces arrestations celle d'une cinquantaine de personnes, — hommes, femmes et enfants, — maintenues prisonnières sous bonne garde, soit à la chapelle de Briscol, soit dans une prairie de Sadzot, tandis que de nombreux cavaliers boches fatiguaient M. le vicaire Marquet à courir durant deux heures à travers champs le dimanche 20 septembre 1914.

Et l'on doit mentionner aussi la corvée inhumaine imposée à tous les hommes de la garde civique de la commune qui durent, nuit et jour, surveiller la ligne télégraphique, du 24 février au 9 mars 1915, à la suite d'un bris de fil cassé par... les Allemands eux-mêmes, sur le territoire de... Fisenne, dans la nuit du 22 au 23 février (1).

V. — *Les déportés de la Commune d'Erezée.*

I. — En Allemagne, à Alten-Grabow :

MM. Bonjean, Elisé, d'Erpigny, parti le 13 décembre 1916; rentré le 18 août 1917.

Claine, Marcel, d'Erezée, parti le 13 décembre 1916; rentré le 9 juillet 1917.

Craisse, Lucien, de Hazeilles, parti (de Roumont), et interné à Munster.

Devahive, Camille, de Clerheid, parti le 13 décembre 1916; rentré le 27 juillet 1917.

Devahive, Emile, de Clerheid, parti le 13 décembre 1916; rentré le 22 octobre 1917.

Merenne, Joseph, de Clerheid, parti le 13 décembre 1916; rentré le (?)

Orban, Zénor, de Briscol, parti le 13 décembre 1916; rentré le 2 septembre 1917.

Orban, Joseph, de Briscol, parti le 13 décembre 1916; rentré le 22 octobre 1917.

Quoibion, Fernand, de Hazeilles, parti de Nasogne le 14 déc. 1916; rentré le 2 avril 1917.

(1) En sus Erezée dut payer le 26 mars une amende de 2,500 francs.

II. — En France, à Mézières-Charleville :

MM. Compère, Achille, de Briscol, parti le 18 décembre 1916; rentré le 17 juin 1917.

Dory, Alfred, du Prangeleux, parti le 18 décembre 1916; rentré le 30 juin 1917.

Leboutte, Cyrille, d'Erezée, parti le 18 décembre 1916; rentré le 5 mai 1917.

Lecomte, Emile, de Clerheid, parti le 18 décembre 1916; rentré le 17 juin 1917.

* * *

L'enlèvement des jeunes gens d'Erezée eut lieu le 13 décembre 1916; pour un divertissement, tous avoueront que c'était un très triste lendemain de Saint-Nicolas!...

La scène se passait à Marche (1). Par une... délicate attention de nos Maîtres du moment, gens de très haute *Kultur*, cette traite de Blancs, autrement dit cet ignoble marché d'hommes libres devenus d'un coup esclaves, eut lieu, — excusez le rapprochement, — sur la Place de la foire aux... bestiaux!... Evidemment c'était voulu.

Encore que non obligé de nous y rendre personnellement, — vu que nous en étions dispensé, par une gracieuseté, obligatoire pour eux, et qu'ils faisaient sans doute à leur profond regret..., étant Prêtre chargé d'un ministère bien paroissial, — nous y fûmes néanmoins, dans le but et d'encourager nos jeunes gens jusqu'au bout, et de leur rendre quelque service à l'occasion. Cela nous permit en tout cas, avant le départ de nos chers déportés, d'organiser sur place en leur faveur une collecte très fructueuse.

Dès le début des opérations du matin, notre soutane servant d'épouvantail pour les Boches, auxquels sans doute elle donnait des idées... noires, on nous rabroua

(1) A Marche... forcée, ent-on pu dire! car il fallut s'y rendre de loin à pieds, et forcément!

prestement! Mais comme plusieurs des nôtres, désignés bien vite pour partir loin de nous aux pires travaux forcés, nous faisaient des signes de détresse du fond d'une salle de café où ils étaient parqués et nombreusement gardés, nous essayâmes cependant, coûte que coûte, de parvenir à eux.

Peine perdue, semblait-il. Personne ne pouvait franchir la haie épaisse des baionnettes. — Nullement découragé, par dix fois nous rompîmes le cordon de troupes, et, par dix fois aussi, d'un geste bourru, nous fûmes vite remis à notre place.

Bref, payant d'audace quand même, finalement nous allons droit au capitaine, — Hahn, paraît-il, un particulier que nous connaissions un peu pour l'avoir vu à des contrôles de *Meldeamt* à Erezée, et chez nous-même où il vint un jour enquêter à propos d'un certain poste de télégraphie sans fil, que nous eûmes en effet, qu'il aurait bien voulu trouver, mais, dame, qu'il ne trouva point (à malin, malin... ennemi!...), — et nous demandons instamment à cet officier commandant la garde de nous mettre en rapport immédiat avec le *Zivil Commissar* qui paradait, non loin, au milieu des négociateurs boches, hauts galonnés, venus de Bruxelles pour diriger ce vaste marché d'esclaves!

Nous tenions à prendre langue avec lui au sujet des déportations de nos amis, et, en réalité, ce fut une vraie... « prise de bec »!... « Nous... dépassions, dit-il, les droits que... nous n'avions même pas!... » (*sic*). Très conciliant, nous lui concédons que nous... les dépassons...; ce qui parut le mettre de bonne humeur. Et même, après un petit palabre en règle, il nous accorde « trois minutes de parler » avec nos futurs déportés, à condition que lui-même assiste à l'entretien ».

Sans hésiter du tout, nous le lui... « accordons »!

Une fois dans le café-cellule, un capitaine nous apprend que plusieurs de nos jeunes gens d'Erezée vont

partir en Allemagne et que, parmi les nôtres, quatre sont désignés pour aller travailler en... France.

Nous lui faisons remarquer que les arrêtés du Gouverneur général ne font pas mention de déportations vers ce pays. Il me répond que cela doit, pourtant se faire ainsi, et que moi, Prêtre, je dois, comme eux, être content de cette destination vu que « mes correligionnaires auront en France des pasteurs catholiques à leur disposition, tandis qu'en Allemagne ils n'en auraient que des protestants !... »

Par cette ingénieuse réponse, sans doute croyait-il nous enfoncer et nous faire oublier le danger plus grand que nos amis trouveraient tout près du front; mais ayant réfuté, comme on devine, son objection, nous continuons de discuter le fond de la question,... même au delà des trois minutes princièrement concédées, et, à un moment donné, alors que nous croyions même avoir réussi à dégager des griffes du tigre ces quatre victimes, nous allions partir sur cette bonne impression, quand les Boches à double parole reprenant leur liberté d'action, — évidemment! —, déclarent que ces jeunes gens s'en iront bel et bien vers la France! Et, sur ce, on coupe court à l'entretien en nous faisant remarquer, car nous devenions trop gênant, que... le temps nous octroyé était, depuis longtemps, expiré!

Dès lors, le commissaire civil, — plein de... civilités, en effet, — voulut bien nous reconduire très poliment lui-même jusqu'au delà de la haie épaisse des baionnettes... C'est à ce moment sans doute que l'énorme foule qui stationnait aux abords, et qui avait suivi curieusement toutes nos allées et venues, jusque là sans en comprendre le sens, fut seulement convaincue qu'on n'avait pas désigné de curé en notre humble personne parmi nos futurs déportés...

En nous reconduisant le plaisant fonctionnaire, — car, il n'y a pas à dire..., le commissaire était très bon

enfant!..., — trouva parfait de nous dire : « M. le Vicaire, je vous félicite de votre sollicitude pour les hommes d'Erezée. Vous les aimez, je crois! » — « Mais, certainement! » — « Eh bien apprenez donc qu'ils ne resteront pas longtemps loin de chez eux, car la guerre sera bientôt finie!... » — Et nous de lui répondre : « Vous croyez cela, vous, Monsieur?... » (On eût dit que nous étions persuadé qu'alors nous en avions encore pour près de deux ans!...) — Et lui, très agacé, de répliquer, du tic au tac : « Oui, je crois cela, moi, Mòssieu!... ». Aussi, sachant très bien quelle mouche le piquait ferme en ce moment, nous n'ajoutâmes qu'un de ces : « Allons ! Tant mieux!... », coincé d'un de ces légers sourires qui le convainquit péremptoirement, espérons-le, que, d'une part, nous n'y croyions, mais pas du tout, et que, d'autre part, nous nous payions sa drôle physionomie, mais poliment, à bon marché!...

Au surplus nos jeunes gens se chargèrent eux-mêmes de ne pas le faire mentir quand il disait, très sérieusement, qu'en France ou en Allemagne, *ils n'y resteraient pas longtemps.*

Quelques semaines après en effet l'un d'eux, M. Cyrille Leboutte, envoyé, avec d'autres, dans le pays borain en travail temporaire, était de passage en la ville de Namur, sur la place de la gare. Que fait-il ? Rusé, il captive la distraction de son unique gardien boche en lui montrant de près un étalage de magasin qui valait bien, à son avis, — en ce moment surtout..., — la peine d'être admiré un peu longuement... Et tandis que son répondant écarquille de très gros yeux admirateurs, il lui fausse compagnie, tout simplement..., se mêle à la foule déambulante, saute sur la plate-forme d'un « électrique » en partance dans la direction de Jambe, et, de là, il détaille, à toutes... jambes également..., vers le cher pays d'Erezée où il nous rentre le lendemain!...

Comme bien on pense, à ce requise dare-dare par

ordre téléphonique, la *feld-gendarmerie* eut beau se porter chez ses parents ou bien chez son Mayeur pour... prendre de ses nouvelles : « on n'en connaissait pas !... ». Pas même chez M. le Bourgmestre, qui afficha cependant, et bien avant le retour autorisé de tous nos déportés, le mariage de notre brave évadé !... Les Boches, qui trop souvent mettaient leur nez partout, même, et surtout, où il ne fallait pas, oublièrent pour une fois, les jours de l'affichage, comme le matin du *conjungo*, d'ouvrir l'œil du Maître...; ils se firent donc rouler dans les plus grandes largeurs !

Quelques jours après l'heureux retour du camarade Cyrille Leboutte, — (...le boute-en-train... de tous les déportés !...) — nos trois autres gaillards de France nous arrivaient, tout tranquillement ; « presque » du moins, car on devine les mille et une petites et grandes difficultés à vaincre au moment critique de l'évasion du camp gardé, et puis en cours de route. Encore donc qu'il faillit leur en cuire en... brûlant la politesse aux Boches, ils nous parvinrent tous sains et saufs, saufs surtout, car ils étaient dans tous les sens « sauvés » !

Sans doute on vint bien voir plus de dix fois après eux. Mais parents et autorités ne pouvaient que répondre « qu'on les avait déportés en France », sans plus. Pour le reste... qu'ils y aillent voir !... Et ils y allèrent, mais sans succès, les rageurs Boches !

Un des frères Devahive, Camille, déporté en Allemagne trouva lui aussi le moyen de donner du fil à retordre à ses geôliers teutons. Lors d'un retour en congé limité chez son père, il ne... rentra pas en Bochie, comme supposé, son délai de vacance expiré. L'ordre de retour, sur feuille écrit, n'était à son avis que simple « chiffon de papier »... Seulement, un jour qu'il était seul à la maison, *ex abrupto*, sans crier gare, voilà qu'un Pandore gris fait irruption chez lui. Que faire, sinon payer d'audace ! Il répond donc, et sans mentir, au type qui l'in-

terroge, que... » son frère n'est pas chez lui !... » Puis il offre une tasse de café, avec complément, que le policier accepte, — natur... allemand !..., — mange avec lui... et, au retour de ses parents survenant apeurés, sans faire semblant de rien, à la barbe même du limier, pas fin du tout et qui ne s'en doute pas, s'étant levé, prend la poudre d'escampette en s'échappant... par la petite porte !...

Et que l'on n'en rit pas ! Nous en connaissons d'autres qui, de jour ou de nuit, en pareille occurrence, pris d'un besoin subit de respirer l'air libre,... sautèrent plus d'une fois par la fenêtre d'une chambre retirée du rez-de-chaussée ou bien même de l'étage ! Il y a de ces moments-là dans l'existence où le salut n'est que dans la fuite !...

Demandez-le plutôt à notre ami Emile Lecomte ! Un jour, — et ce n'était pourtant pas celui où, en compagnie de tous ses co-évadés, il assistait, aussi témérairement que publiquement, au nez des Boches qui possédaient leur signalement, aux noces joyeuses de leur ancien co-déporté tout jeune marié, — au tournant brusque d'une route, il tombe, barbe à barbe (manière de dire, car ni l'un ni l'autre n'en avait) avec une patrouille de gendarmes ! *Halte !... Papires !...* — Que répondre ? La vérité. Va pour la vérité : « Je n'en ai pas ». Evidemment, puisque, par prudence, lors de l'enlèvement des hommes, on les lui avait pris. — « Votre nom ? » — R. : « Emile Lecomte !... » — « C'est bon, vous aurez de mes nouvelles ! » Ce qui voulait dire : vous serez appelé un de ces quatre matins à la « Kommandantur » pour vous voir infliger un « protocole » avec une amende (amère) à payer. Et le naïf gendarme poursuivit son chemin tandis que notre ami, sans demander plus de... détails que cela, filait, à deux-trois nœuds à l'heure, et sans laisser d'adresse.

Il paraît même, qu'au moment de rédiger le protocole à la dite « Kommandantur » d'Erezée, le chef hiérar-

chique du pandore imbécile fut tellement furieux du peu de flair de son subordonné, quand il s'aperçut, et lui fit voir, qu'il avait raté une occasion superbe de se signaler en arrêtant un fugitif qu'on recherchait depuis des semaines..., qu'il obtint pour son subalterne malchanceux un... avancement, non pas en grade, mais... vers le front !... Pauvre argousin de la « polizei » !

Le second résultat de l'aventure fut que l'on redoubla de surveillance et qu'on multiplia les petites visites à domicile. Mais, de nouveau, ce fut peine perdue. Les délinquants, davantage sur leur garde, devenaient des « camps-volants » plus difficiles à dénicher que jamais.

A la longue cependant leur défiance fléchit et leur témérité se fit plus grande. A telle enseigne que le même premier coureur pédestre qu'est notre Emile Lecomte tomba une fois encore dans une vilaine impasse. Un jour il est reconnu par une nouvelle patrouille. Pour le coup... « le gendarme est sans pitié » ! Il prétend l'arrêter coûte-que-coûte. Seulement notre homme ne l'entend pas de cette oreille-là ! Avant même la deuxième sommation, comme le compère Achille aux pieds légers..., celui de l'Histoire, ou bien aussi celui de Briscol..., notre « arrêté » ne... s'arrête pas, vraiment et part à travers tout, oui, en troisième vitesse !... Malheureusement un coup de feu « part » également !... Mais le « landsturm » est tellement surexcité qu'il ne parvient pas à mettre sa balle... en « plein dans l'Emile » !... Celui-ci en profite et met de plus en plus de distance entre lui et son chasseur. Lequel retire, avec autant de malchance d'ailleurs. Notre « globe-trotter » n'en... trotte que davantage, encore qu'une troisième balle vient lui trouver, non pas la peau, mais le vêtement ! Il culbute, se relève, recourt, essuye, avec la sueur de son front, de nouveaux coups de fusil ; les dernières cartouches sont brûlées en vain, notre homme est sauf !... Mais, comme nous, il est persuadé qu'il l'a échappé belle !...

Honneur à de pareils jeunes-gens

Par leur soif de Liberté, leur amour de la Patrie, leur attachement à leur Village natal, de même que par leur indomptable fierté, leur courageuse endurance et leur ardent anti-bochisme, à l'instar de nos Lions de Flandre, nos valeureux soldats de l'Yser, ils se sont montrés dignes de leur Roi, de leur Pays, comme d'Eux-mêmes !

En véritables Belges qu'ils sont, oui certes : «Honneur à eux !... »



***Hommage à ceux qui se dévouèrent spécialement
durant la guerre en la commune d'Erezée.***

En suite à ce tableau d'honneur dressé plus haut, nous croirions faire preuve d'oubli coupable ici, comme nous penserions manquer à la gratitude la plus élémentaire si nous ne mettions rapidement en lumière, en les projetant sur l'écran de l'admiration de tous, les noms de ceux qui se dévouèrent surtout, durant les jours sinistres de l'envahissement et durant tout le temps long de l'occupation allemande en la commune d'Erezée.

*
* * *

I

Encore donc que nous blessions, assurément très fort, sa modestie innée, nous tenons à rappeler tout d'abord le magnifique dévouement de M. le docteur Hector Lebrun, professeur à l'Université de Gand.

Par un hasard fortuit, — le hasard du tourisme —, ce docte savant se trouvait avec sa dame en villégiature à Erezée lors de la terrible explosion de la grande guerre mondiale. Evidemment, en qualité d'étranger parmi nous, il aurait pu très bien se contenter d'assister passivement, d'une fenêtre ou d'une terrasse de l'« Hôtel de Belle-Vue » où il prenait pension, au défilé interminable des nombreuses divisions de troupes ennemies, qui nous arrivaient à n'en pas finir, et qui, telles les vagues monotones de la baie du Mont-Saint-Michel, en France, succédant sans reflux, au moins immédiat, au flux toujours croissant de cette marée montante, déferlaient sans cesse sur la paisible localité.

Il aurait pu, — s'il n'eût pas été « lui », — se mettre ainsi et du même coup à l'abri des multiples fatigues

qu'occasionne toujours le complet « tout-à-tous », et se tenir suffisamment loin des conflits inévitables qu'engendrait souvent, en ce temps-là surtout, toute volontaire participation à notre vie publique.

Mais cela n'eût pas cadré avec le sentiment par trop chrétien de cet homme de bien, de science et de dévouement. Aussi, dès la première heure de souffrance de notre population, M. Lebrun mit-il, sans hésiter comme sans compter, son cœur, son temps et ses précieuses connaissances au service permanent de nos gens affolés.

Ausein de la tempête brusquement déchainée ce grand ami ne se laissa jamais désespérer. On s'en aperçut bien lors des incendies criminels et des hécatombes, à la fois humaines et inhumaines, du cher Briscol réduit en cendres. C'est lui en effet qui organisa, avec le généreux concours de co-touristes dévoués et de quelques Erezéens « cœur-sur-la-main », les premiers secours à nos blessés... ; c'est grâce à lui que nos regrettés morts, ensevelis sous les décombres de leurs maisons en ruines, encore fumantes, eurent bien vite une plus honorable sépulture; comme c'est lui toujours qui veilla, et très tôt, au nécessaire des évacués de nos sections détruites qui étaient jetés par les Allemands bourrus hors leurs maisons d'ailleurs en flammes.

C'est toujours lui qui, en l'absence forcée et toute momentanée des médecins du pays, prodigua jour et nuit ses soins aussi intelligents et assidus que fraternels et désintéressés aux malades de la région parmi lesquels nombreux sont ceux qui lui doivent d'avoir recouvré la santé fortement ébranlée ou même d'avoir conservé la vie très compromise de par le choc violent des événements faits de soudaineté brutale et de méchanceté voulue.



Mais si tous doivent de ce fait de la reconnaissance au cher M. Lebrun, nous-même, personnellement, nous lui sommes débiteur d'un large tribut de gratitude. Et il nous plaît de le redire ici, et publiquement.

Lors de l'échauffourée du lugubre 20 août 1914, tout là-bas à Briscol, c'est grâce à lui vraiment qu'en suite du second conseil de guerre tenu à Erezée, nous deux, les Pasteurs du lieu, nous eûmes la vie sauve. Car c'est à sa science, qui révéla bien vite dans la blessure l'arme de guerre qui avait porté le coup incriminé et dont nous étions, quoique innocents, rendus bel et bien responsables; c'est à sa parfaite connaissance de la langue germanique; c'est à son dévouement sans borne pour nous, comme c'est à son audace admirable vis-à-vis de nos persécuteurs, audace qui lui donna la force de leur dire la vérité en face, sans peur et sans hésitation, de leur réitérer et leur soutenir ses franches allégations aussi courageuses que scientifiques, lesquelles furent d'ailleurs corroborées par le témoignage du grand blessé lui même, que nous devons d'avoir été finalement acquittés de la peine de mort prononcée contre nous.

Si M. Lebrun n'eût pas été là, au chevet du soldat moribond, et si, du moins, il s'était tu, il y a près de cinq ans aujourd'hui que nous serions morts, fusillés à la façon inique, sans grande forme de procès.

Nous taire, ce serait faire preuve d'une profonde ingratitude, et, Dieu merci, nous n'en sommes pas encore là. Aussi, personnellement, pour lui prouver que chez nous la monnaie de la reconnaissance a toujours cours, nous tenons à lui payer, devant tous, notre très large dette et lui redire ici, bien haut, ce que, à l'issue de ce conseil de guerre nous lui dûmes tout bas, — à cause de l'émotion...; car si le cœur est ferme, la voix tremble parfois devant le peloton d'exécution, même quand celui-ci vient

d'être licencié, comme par miracle, mais tandis qu'il se dresse, encore armé, à quelques pas de vous..., — nous tenons, répétons-nous, à crier encore une fois, et bien haut et de tout notre cœur, à cet heureux avocat de notre cause, assurément très juste mais qui semblait perdue, un bien sincère et bien cordial : « merci » !...

A lui donc, également, va la reconnaissance et des parents des victimes de Briscot au nom des morts si pieusement par lui ensevelis...; et de l'entourage des blessés au nom de ceux qui furent par lui si bien soignés...; et des familles des malades au nom de ceux qui furent par lui bientôt guéris...; et de la Commune entière au nom des malheureux par lui-même secourus.

Erezée, comme nous-même, n'oubliera jamais les précieux autant que nombreux services rendus, lors de l'invasion barbare, par cette « seconde providence » que fut pour le pays M. le Professeur Lebrun. Qu'il veuille donc, ainsi que sa pieuse Dame, qui en maintes circonstances le seconda de si grand cœur dans les belles preuves de son admirable charité, trouver en ces quelques lignes de trop faible expression la traduction des sentiments de gratitude de tous et de chacun, l'hommage public de notre respectueuse et inaltérable reconnaissance !

* * *

II

Un grand merci également à tous ceux qui, sans se lasser jamais, comme sans se montrer jamais non plus découragés par les mille et une fatigues ou les nombreuses difficultés inhérentes à leur état, remplirent, avec autant de dévouement que d'impartialité, les fonctions, parfois si pénibles parce que souvent très délicates et absorbantes, qu'ils avaient assumées dans les différents comités d'entraide organisés et agissant durant la guerre, comme partout, pour la sauve-vie de chacun, à Erezée.

Voici quels furent les Membres de ces divers Comités à Erezée :

Comités d'œuvres de guerre à Erezée.

1. Comité de Ravitaillement.

Président : a) M. Dumoulin, Fortuné, bourgmestre.

b) Après la mort de celui-ci :

M. Saintviteux, Henri, ff. bourgmestre.

Membres : MM. l'Abbé Victor Maréchal, Doyen ;

Mormont, Louis.

Secrétaire-trésorier : M. Gaspar, Alphonse.

2. Comité de Secours :

Président : M. Collette, François, notaire.

Membres : MM. Lenger, notaire (mort en novembre 1916) ;

Epicum, juge de paix (démissionnaire, comme membre, en 1917) ;

Bouche, Adolphe, gendarme retraité

Secrétaire-trésorier : M. Collard, Victor.

3. Comité pour l'envoi de Colis aux prisonniers de guerre.

Délégué de l'Agence de Marche pour le canton d'Erezée :

M. Collette, notaire, auquel fut adjoint quelqu'un que nous ne pouvons féliciter comme tous les membres de ces divers comités, parce que, ce quelqu'un-là, c'était... nous-même !

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Avant-propos	I-XIII

PREMIÈRE PARTIE : *Poésies.*

1. Nos soldats sont partis	15
2. Briscol	17
3. Gai souvenir macabre	25
4. Condamnés à mort, mais heureusement grâciés	27
5. Entre quatorze cavaliers boches	35
6. Un enterrement de 1 ^{re} classe.	43
7. C'est l'hiver	49
8. Florete flores... pro Florente	51
9. Stabat mater dolorosa	53
10. Prière à la Vierge Marie	55
11. Près d'un héros blessé	57
12. Au pied du Tabernacle,	61
13. Fauché comme une fleur des champs	63
14. Mort au champ d'honneur	65

15. Retour du Roi-Vainqueur	69
16. Illusions fauchées.	71
17. Salut à l'épée belge	73
18. A Monsieur le Doyen Maréchal	75

DEUXIÈME PARTIE : *Prose.*

1. Erezée à vol d'aéroplane	79
2. Tableau d'honneur de la commune d'Erezée :	
I. Morts pour la Patrie, comme soldats . . .	92
II. Les victimes de Briscol :	
a) les blessés	96
b) les tués	97
c) les brûlés-vifs	97
d) les fusillés	97
e) Mort de M. le Bourgmestre Delneuve	103
Liste des maisons incendiées à Briscol et à Clerheid	103
III. Militaires de la commune d'Erezée qui prirent part à la grande guerre	104
IV. Liste des otages en 1914	107
V. Les déportés (noms, dates de départ, de retour ou d'évasion)	
1) en Allemagne	109
2) en France	110
L'enlèvement de nos jeunes gens à Marche .	110
3. Hommages rendus à divers dévouements à Erezée pendant la guerre	119

